(M. Parent)

MONTRÉAL
15 AVRIL
1967
$1.00

4

# CAHIERS DE CITE LIBRE

Yerri KEMPF

# UNE SIMPLE MECANIQUE

# CAHIERS DE CITE LIBRE

1966-67 — XVIIe année

No 4, 15 avril 1967

---

*Directeur :* Jacques Tremblay

*Numéro préparé par* Yerri Kempf

*Avec la collaboration,*
*— pour la présentation visuelle : Claude Courchesne*

*— pour la revision des textes : Pierre Tanguay*

*Secrétariat de la rédaction :*
1560, rue Garneau,
St-BRUNO (Chambly), P.Q.

---

*Editeur propriétaire :*
LE SYNDICAT COOPÉRATIF D'ÉDITION CITÉ LIBRE

Président : Pierre Tanguay — Vice-président : Maurice Blain — Secrétaire : Jean Dostaler — Trésorier : Yves-Aubert Côté — Administrateurs : Benoit Baril, Jacques Hébert, Claude Longpré, Gérard Pelletier, Pierre-E. Trudeau

---

Réalisé sur les presse de
l'IMPRIMERIE YAMASKA,
St-Hyacinthe

---

*Vente et abonnement :*
Cité libre,
5090, rue Papineau,
MONTREAL - 34, P.Q.

*Périodicité : 1 an, 5 numéros*
*Abonnement ordinaire :* $5.00
*Abonnement de soutien :* $10.00

MONTRÉAL,
15 AVRIL
1967
4

# Dans ces cahiers...

*Une simple mécanique*, pièce à choeur de Yerri Kempf ; des considérations critiques sur le théâtre par Yerri Kempf...

*Une simple mécanique* a été présentée à Montréal, au Théâtre des Apprentis-sorciers, en décembre dernier. Elle a conquis son auditoire. Elle a même conquis la critique (comme en témoignent les extraits présentés à la page 81). Par l'imprimé, elle conquerra maintenant un vaste public.

*Une simple mécanique* mérite une lecture attentive, car elle est bien plus qu'un divertissement. Comme tout théâtre qui mérite ce nom, la pièce de Yerri Kempf raconte la vie humaine. Mais en s'appuyant sur une situation exemplaire, en comprimant le temps et l'espace, en forçant les personnages à ne découvrir que leurs caractères essentiels, le théâtre dit d'un trait ce qu'il a à dire. Pendant qu'un roman peut s'étirer indéfiniment, pendant que l'essai court toutes les pistes cherchant des nuances aux nuances, le théâtre, lui, va droit, enserré dans les limites étroites que lui impose la capacité d'attention d'un auditeur qu'il faut conquérir d'un seul coup. Même imprimée et lue, la pièce de théâtre gardera ses caractères de pureté et d'exemplarité.

La pièce de Kempf raconte la vie humaine. Elle est brutale, donc. Mais son humour la rend supportable, comme la vie est supportable

malgré tout. Malgré la destruction des peuples faibles par les peuples forts, malgré l'exploitation de la crédulité et de la soumission par les habiles, malgré les camps de concentration, les échafauds ou les guillotines.

C'est la guillotine justement qui est la simple mécanique dont s'émerveillent les personnages de Kempf, empruntés à la petite histoire de la Révolution française. Mais ce n'est pas la seule simple-mécanique dont nous parle cette pièce. Quand le pouvoir change de mains, l'évidence aussi change de sens, mécaniquement : l'erreur devient vérité et la vérité devient erreur, mécaniquement ; le vice devient vertu et la vertu, vice, mécaniquement ; le traître devient un héros et le héros d'hier est décapité, mécaniquement. "Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir", mécaniquement.

On serait tenté, à partir de là, d'ergoter longtemps. Mais laissons parler le théâtre : il dira plus vite, et les images sobres et nettes qu'il nous proposera seront plus éloquentes que tous les OR-DONC d'un raisonneur.

Les lecteurs de *Cité libre* connaissent Yerri Kempf depuis longtemps; depuis 1959, en effet, il fut rare qu'un numéro de *Cité libre* ne contienne pas sa signature. Il fut d'abord, dans *Cité libre,* surtout un critique dramatique. Mais les lecteurs des *Cahiers de Cité libre* connaissent un autre Yerri Kempf : dans les numéros un, deux et trois de nos cahiers, il nous a présenté des études, documentées et précises, sur la notion de temps dans la conscience moderne (No 1, pp. 75-84ù, sur l'oeuvre de Vance Packard (*L'Amérique des brosses à dent,* No 2, pp. 61-74) et sur le mythe de la culture populaire (No 3, pp. 83-92).

Là ne s'arrête pas la liste des travaux déjà publiés par Yerri Kempf. L'an dernier, il publiait un roman : *Loreley* (Librairie Déom, Montréal). C'était son deuxième roman ; il avait publié, en effet, un premier roman en 1964 : Pan-paon (Editions à la page, Montréal).

Entre ces deux romans, Yerri Kempf reprenait la matière de ses critiques dramatiques parues dans *Cité libre* de 1959 à 1964, et les ré-

organisait pour en faire un véritable essai sur le théâtre même et sur l'histoire récente du théâtre à Montréal (*Les trois coups à Montréal*, Librairie Déom, 1965). Ce n'était pas là, encore une fois, son premier essai : Yerri Kempf publiait, en 1962, *Mémoires d'Occident* (Librarie Beauchemin, Montréal), et il avait publié *Conventions graphologiques* à Paris, avant de s'installer à Montréal.

Yerri Kempf s'est installé à Montréal en 1957. Il est né en Alsace ; y fut normalien, puis instituteur. En 1945, l'instituteur devient fonctionnaire à la Direction de l'enseignement à Paris.

En 1957, ayant rencontré Fernand Séguin qui lui offre un travail à Niagara Films, il abandonne une carrière d'honorable fonctionnaire et adopte le Québec que, de son propre aveu, il aime passionnément.

J. T.



# THÉÂTRE

EPIGRAPHE

h a m m : Qu'est-ce qui se passe ?
c l o v : Quelque chose suit son cours.
h a m m : Clov !
c l o v : On n'est pas en train de . . . de . . . signifier quelque chose ?
h a m m : Signifier ? Nous, signifier ! (rire bref) Ah, elle est bonne !

Samuel BECKETT

*à françois de lucy*

# Avant-propos

Ripet, le héros ou la victime d'"Une simple mécanique" a vraiment existé. Son histoire sort des dossiers de la révolution française. J'ai pris connaissance de ce fait divers,[1] il y a plus de vingt ans et il m'est tout de suite apparu comme exemplaire. Je me suis dit : "Voilà un sujet de pièce tout trouvé !", en me proposant bien entendu de l'écrire un jour, cette pièce.

Les années ont passé. Je repensais de temps en temps à mon héros. Parfois j'imaginais des scènes. Je prenais des notes. Enfin, cette année 1964, j'ai senti que "c'était mûr" ! Aussi ai-je décidé d'attaquer sans tarder.

Voilà que j'hésitais quant au traitement dramatique à utiliser. La seule chose à laquelle je n'étais pas près de renoncer, c'était le choeur des tricoteuses. Oui, j'avais l'outrecuidance de vouloir ressusciter le fameux choeur grec. Bien sûr, je ne suis pas le premier à tenter la chose, mais à ma connaissance, toutes ces tentatives ont échoué. C'est du moins mon avis . . .

J'en étais là avec mon héros et mon choeur et n'arrivais pas à me décider à plonger : c'est que je ne savais quel lieu retenir pour y situer le déroulement de l'action . . . Je penchais vaguement pour l'enceinte du tribunal. L'auguste enceinte . . . Justement c'est le côté auguste qui ne laissait pas de me gêner . . . les discours, toute la machi-

---

1. Histoire de la Terreur de Gérard Walter.

nerie qu'implique pareil choix. C'était la Révolution avec ses pompes ! Il y a dans cette optique un aspect vieillot difficile à supporter après Brecht ou Beckett. Nous ne sommes plus au temps de Corneille, ni même de l'admirable Buchner.

J'en étais là dans ma valse-hésitation quand j'eus la visite de mon ami François de Lucy. Je lui confiai mon embarras et lui présentai mon héros. D'un mot il balaya mon tribunal et me dit : "Ta pièce est toute faite : tout devra tourner autour du bourreau !" Au même moment, je vis mes tricoteuses prendre place dans une vague chambre et ma pièce naissait. J'ai mis huit jours à l'accoucher...

Mais le temps ne fait rien à l'affaire et c'est au public qu'appartient le verdict. Ce sera lui le tribunal ! J'ose recommander mes personnages à sa clémence... Il est bien temps !

Y. KEMPF

*9 septembre 1964*

●

## Décor

Une chambre avec portes et fenêtre — Une table ovale, un fauteuil, une chaise ou deux et un banc — Tous les meubles en bois noir.

## Personnages

(par ordre d'entrée en scène)

1re Tricoteuse, mère de Louise
2e Tricoteuse
3e Tricoteuse
4e Tricoteuse, la mère Ripet, mère de Colin
CHALIER, chef des Montagnards lyonnais
COLIN RIPET, boucher et bourreau
PIERROT, aide de Colin
LOUISE, fiancée de Colin
DUTRONCEY, chef des modérés et président du Comité du Salut Public
Premier Garde
Deuxième Garde
MAXIME, autre bourreau

## Intermède

Les chansons pourront être présentées de différentes façons :

— soit par un enfant, garçon ou fille, costumé en république
— soit par un vieil aveugle jouant les airs sur son violon pendant qu'une vieille femme chante
— soit par une ronde d'enfants
— soit toute autre visualisation naïve . . .

# Une simple mécanique
## ou Les tricoteuses

Yerri KEMPF

*On chante le début de la Marseillaise, jusqu'au second*
L'étendard sanglant est levé . . ."

*Apparaissent les quatre Tricoteuses, assises et tricotant. La mère Ripet occupera le fauteuil*

Première Tricoteuse
Vous connaissez la nouvelle ?

Deuxième Tricoteuse
Tout de même ! Je n'aurais pas cru qu'ils oseraient.

Troisième Tricoteuse
Eh bien, moi, çà ne m'étonne qu'à moitié : les Parisiens se sont toujours cru tout permis !

Quatrième Tricoteuse
C'est qu'ils sont tous sortis de la cuisse de Jupiter . . .

Première Tricoteuse

Et qu'ils font toujours tout mieux que tout le monde.

Deuxième Tricoteuse

Ils font ! Ils s'imaginent qu'ils font . . .

Quatrième Tricoteuse

Tout de même : couper le cou au roi !

Deuxième Tricoteuse

Il paraît que c'est le citoyen Capet lui-même qui a mis la nouvelle machine au point. Il était tellement bricoleur !

Quatrième Tricoteuse

D'ailleurs on l'appelle : la Louison.

Première Tricoteuse

Louisette aussi.

Deuxième Tricoteuse

Mais son nom véritable, c'est la Guillotine.

Troisième Tricoteuse

Je préfère Louisette : c'est plus joli.

Quatrième Tricoteuse

Je me demande comment elle fonctionne ? Quelle allure elle a ?

Deuxième Tricoteuse

Il paraît qu'elle a un succès fou : les Parisiens en raffolent.

Troisième Tricoteuse

Bah, tout nouveau, tout beau.

Quatrième Tricoteuse

N'empêche qu'ici à Lyon, on en est encore aux fusillades.

Deuxième Tricoteuse

Que voulez-vous : nous sommes la province.

Troisième Tricoteuse

Je me demande pourquoi on ne décapite plus à l'épée ?

Quatrième Tricoteuse

Il y en a trop maintenant. Le fil de l'épée est vite usé. Vous savez : c'est très fragile une épée.

Deuxième Tricoteuse

Mais quel joli spectacle ! C'est beau, une belle décapitation. Bien sûr, il faut le coup de main.

Quatrième Tricoteuse

D'ailleurs nous n'avons plus de bourreau; il a émigré. Et les bourreaux, ça ne court pas les rues. Il faut la vocation et c'est tout un apprentissage.

Deuxième Tricoteuse

On dit même qu'il a emporté les deux épées de la ville.

Troisième Tricoteuse

On a beau dire : ils manquaient d'honnêteté, nos anciens maîtres ! S'approprier nos épées !

Deuxième Tricoteuse

Le bien public, ni plus, ni moins.

Quatrième Tricoteuse

Ceci dit, moi, je préfère la pendaison. Parlez-moi d'un pendu qui gigote; c'est autrement vivant !

Troisième Tricoteuse

Eh bien moi, c'est la roue que je regrette. Là au moins, on entendait des cris. Et puis, au point de vue spectacle . . .

Quatrième Tricoteuse

C'est vrai : ça valait le déplacement. Je me souviens du Juif . . .

Première et troisième Tricoteuses *(coupant)*

Qui avait envoûté les soeurs Lecointe !

Première Tricoteuse

Ah oui, c'était formidable.

Quatrième Tricoteuse

Il avait une voix de chatte en rut, vous vous rappelez ?

**Troisième Tricoteuse**

Et il tremblait, il tremblait . . .

**Deuxième Tricoteuse**

Ça ne nous rajeunit pas ! On peut dire : nous avons été gâtées dans notre jeunesse !

**Quatrième Tricoteuse**

C'est sûr que ça valait le déplacement. Tandis que maintenant avec ces fusillades . . .

**Deuxième Tricoteuse**

D'ailleurs moi, je vous avoue franchement : je n'y vais plus. Tout ce bruit me casse les oreilles.

**Quatrième Tricoteuse**

Et puis, c'est toujours la même chose. Ça finit par lasser.

**Première Tricoteuse**

Tout de même, quand ils en alignent une douzaine, comme hier matin . . .

**Troisième Tricoteuse**

C'est vrai, hier matin ce n'était pas mal. Douze d'un seul coup . . .

**Première Tricoteuse**

J'aime bien les regarder tomber . . .Comme des quilles . . .

**Deuxième Tricoteuse**

Il y en a qui mettent du temps . . .

**Troisième Tricoteuse**

Il y en a même qui ne tombent pas du tout, comme le curé de la semaine dernière.

**Deuxième Tricoteuse**

Un curé ! C'est peut-être bien un signe !

**Quatrième Tricoteuse**

Un signe de quoi ?

**Deuxième Tricoteuse**

Que le Bon Dieu n'est pas d'accord.

Troisième Tricoteuse

Voyons, il n'y a plus de Bon Dieu. Vous imaginez un Bon Dieu sans-culotte ! C'est impensable.

Quatrième Tricoteuse

Le fait est que jamais le Bon Dieu ne permettrait tout ce qui arrive en ce moment.

Troisième Tricoteuse

Il y a même belle lurette qu'il aurait envoyé un petit déluge pour nettoyer toute cette vermine.

Deuxième Tricoteuse

C'est peut-être justement un déluge que nous sommes en train de vivre. D'ailleurs Louis XV le disait bien : "Après moi, le déluge !"

Première Tricoteuse

Ah, celui-là ! On peut dire qu'il en a profité.

Quatrième Tricoteuse

Il en a usé et abusé.

Troisième Tricoteuse

Elle nous aura coûté cher, la Pompadour !

Deuxième Tricoteuse

Ce n'est pas une raison de s'en prendre au XVI. Il n'avait pas de Pompadour, lui !

Première Tricoteuse

Et son Autrichienne ? Au moins, la Pompadour était de chez nous, tandis que cette maudite Marie-Antoinette . . .

Deuxième Tricoteuse

C'est à elle qu'il aurait fallu couper le cou.

Troisième Tricoteuse

Elle ne perd pas pour attendre.

Deuxième Tricoteuse

Quand on pense qu'elle a osé tromper un Roi de France !

**Troisième Tricoteuse**

Un Bourbon pur sang !

**Quatrième Tricoteuse**

Justement ! On ne regrette pas un cocu. Il n'a eu que ce qu'il méritait.

**Première Tricoteuse**

En un sens, en le débarrassant de sa tête, on l'a débarrassé de ses cornes.

**Deuxième Tricoteuse**

Je ne suis pas d'accord. S'il fallait couper la tête à tous les cocus, la révolution, elle n'est pas près d'être terminée !

**Première Tricoteuse**

N'empêche qu'il a eu tort d'épouser une étrangère.

**Deuxième Tricoteuse**

C'est que les rois ne font pas ce qu'ils veulent.

**Quatrième Tricoteuse**

Alors comment peuvent-ils avoir la prétention de nous gouverner ! Comment seraient-ils maîtres d'un pays, quand ils ne sont même pas foutus d'être maîtres de leur lit !

**Troisième Tricoteuse**

C'est vrai ça : c'est au lit que le pouvoir commence.

**Deuxième Tricoteuse**

Il paraît que Robespierre n'a personne dans son lit !

**Quatrième Tricoteuse**

Que si : il couche avec la Déesse Raison. Il est marié avec elle.

**Première et troisième Tricoteuses**

Ce sont des noces de sang !

**Deuxième Tricoteuse**

Vous pouvez le dire . . .

**Les quatre Tricoteuses ensemble**

Ah, nous n'avons pas fini de saigner !

☆

*Chanson* : "Il pleut, il pleut bergère . . ."



**Mère Ripet** *(qui arrive avec Chalier)*

Je l'appelle. Il sera là dans un instant. *(elle ouvre la porte et crie)* Colin ! Colin ! Viens vite. Une visite pour toi. *(elle revient vers son visiteur)* Il va en faire une tête !

**Chalier**

Les affaires vont bien à part ça ? Pas trop de difficultés pour trouver la marchandise ?

**Mère Ripet**

Vous savez ce que c'est ! Il faut se remuer dans notre métier. Et puis, en ce moment, avec tout ce branle-bas . . . on n'en sort pas de toutes ces nouvelles réglementations . . .

**Chalier**

En tout cas, si je peux vous être utile . . . n'hésitez pas. Nous tenons les rênes maintenant et j'entends que ça marche rondement. D'ailleurs, de toutes façons, si votre fils accepte ma proposition . . .

Mère Ripet

Il devrait, il devrait. Il est né pour ça. Il y a des fois où je le regarde faire, rien que pour le plaisir. Pourtant mon pauvre Hector avait la main lui aussi, mais Colin c'est autre chose . . . On dirait qu'il les endort doucement . . . (*Colin paraît dans l'encadrement de la porte en tenue de boucher. Du sang frais sur son tablier auquel il s'essuie les mains)* Le voilà ! Il est beau, n'est-ce pas ?

Chalier (*vers Colin*)

Bonjour citoyen . . . (*vers la mère Ripet*) C'est vrai, il est magnifique. C'est exactement l'homme qu'il nous faut.

Colin

Citoyen Chalier ! Que nous vaut l'honneur . . .

Chalier (*le coupant*)

Je suis ici au nom de la République (*il a prononcé ces mots avec une certaine solennité et serre la main de Colin*).

Mère Ripet

Prenez un siège Chalier. Une occasion pareille, ça s'arrose.

Colin

Mais oui, asseyez-vous. Vous allez goûter à mon marc de Bourgogne. Vous m'en donnerez des nouvelles. (*vers sa mère*) Mère, vous savez où trouver la bouteille . . .

Mère Ripet

Bien sûr, bien sûr. J'y vais de ce pas. Je te laisse avec la République. Elle t'en réserve une bien bonne. (*elle sort*)

Chalier

En effet, Colin, la République a jeté son oeil bienveillant sur toi.

Colin

Sur moi ?

Chalier

Oui, sur toi, citoyen Ripet et je suis chargé de te transmettre ses propositions.

**Colin**

J'espère qu'il s'agit de propositions honnêtes !

**Chalier**

Le temps de la malhonnêteté est révolu, citoyen, bien révolu. *(son ton s'enfle au fur et à mesure).* Enfin la vertu triomphe. Nos journaux la proclament et, si tu assistais à nos réunions, tu la verrais cette vertu, éclater dans chaque discours. Ah, nous la chérissons comme une mère. Comme notre mère !

**Colin**

Que voulez-vous, on ne peut pas être à la fois au four et au moulin. C'est bien beau les discours, mais la vertu ne se met pas en broche et on a beau être sans-culotte, on n'est pas sans estomac. Il faut bien que quelqu'un s'en occupe de celui-là. Il crie lui aussi à l'occasion . . .

**Chalier**

Je sais, Colin, je sais . . . et il n'est pas question de mettre en doute la sincérité de tes sentiments révolutionnaires. *(la mère, revenue, pose verres et bouteille. Colin remplit les verres).* D'ailleurs serais-je attablé ici avec un ennemi de la République ? *(Il arrête d'un geste Colin en train de remplir son verre)* Merci . . . *(il goûte)* Mes compliments : il est fameux !

**Colin**

N'est-ce pas ? Il goûte la République. Pas étonnant, c'est l'oncle Henri qui l'a fabriqué, le plus grand sans-culotte de la famille. Sans vouloir vous vexer, citoyen Chalier, mais pour ce qui est de la vertu, il en connaît un bout, lui aussi. D'ailleurs, c'est bien simple, à l'heure qu'il est, le v'là propriétaire de toutes les vignes du Château. Le tout payé, rubis sur l'ongle, parce que lui, l'honnêteté . . . Et vous savez, pas de favoritisme avec lui : c'est toujours au plus payant. Il ne transige pas là-dessus et ce n'est pas par hasard qu'il est maire du pays. Je vous garantis . . .

**Chalier** *(le coupant)*

Je disais donc que la République a jeté son oeil bienveillant sur toi. Pour tout dire, elle t'a distingué, Colin . . . Parce qu'elle attend beaucoup de toi. Beaucoup.

**Colin**

Vraiment ! Beaucoup !

**Chalier**

Elle veut que ce soit toi qui officies au cours de ses messes de sang !

**Colin**

Mais je ne sais pas le latin !

**Mère Ripet**

Toi qui étais un si bel enfant de choeur !

**Chalier** *(s'exaltant)*

Qui vous parle latin ? Finis les Oremus ! Nous avons inventé un nouveau langage qui n'a pas besoin de mots. On coupe une tête, le sang jaillit et le peuple est aspergé. C'est le baptême du sans-culotte. Il est temps que Lyon se mette à l'heure de Paris. Les nouvelles qui nous parviennent de la capitale sont plus qu'encourageantes. Là-bas le sang coule à flot et lave les consciences. "Il faut que le glaive vengeur soit aussi actif que le crime !" Robespierre, notre grand Robespierre ne cesse de le répéter. Grâce à lui, Paris est devenu une fontaine de Jouvence dans laquelle notre révolution se trempe et trouve des forces nouvelles. *(il s'est levé)* Citoyen Ripet, une grande heure a sonné pour toi. Nous, Jacobins lyonnais, nous t'avons choisi hier soir, et choisi à l'unanimité... *(il est maintenant tout proche de Colin qui se lève à son tour)*

**Colin**

Mais je ne suis qu'un pauvre boucher...

**Chalier**

Plus maintenant, citoyen bourreau. Je te vois déjà actionnant notre guillotine... Voici tes papiers. Tu es attendu à Paris. Sanson vient d'ouvrir un cours d'exécuteurs de haute justice. Nous t'avons inscrit... Va, Colin, va ! la Révolution n'a plus une minute à perdre *(Il lui a remis entre-temps des papiers)* Au nom du Club des Jacobins, je te donne l'accolade... *(les deux hommes s'étreignent)*

**Mère Ripet** *(s'essuyant une larme)*

O mon petit ! Si Hector voyait çà !

☆

*Chanson :* "Ça ira . . ."



*En scène, les quatre tricoteuses*

**Première Tricoteuse**

Voilà déjà deux mois que Colin est parti !

**Mère Ripet**

Il ne devrait pas tarder maintenant. Dans sa dernière lettre, il m'annonçait qu'il s'apprêtait à décapiter son premier cadavre . . . parce qu'ils s'entraînent d'abord sur des morts.

**Deuxième Tricoteuse**

Ça doit être passionnant !

**Troisième Tricoteuse**

J'ai hâte de le voir à l'oeuvre.

**Première Tricoteuse**

Il y en a une qui a hâte aussi, c'est ma Louisette. Elle compte les jours. Elle a presque terminé la cagoule. Il a fallu que je l'essaye hier soir. Elle est toute rouge. Je me suis vue dans la glace : Colin sera superbe.

Mère Ripet

Il va en faire battre des coeurs, mon fils !

Deuxième Tricoteuse

D'autant plus qu'il touchera un joli traitement. Un fonctionnaire par les temps qui courent . . .

Mère Ripet

Et puis lui au moins est sûr de rester en place. Son avenir est assuré. C'est ce que je lui ai dit quand Chalier était venu : "Te voilà sauvé !" . . . parce qu'il hésitait.

Troisième Tricoteuse

Ç'aurait vraiment été trop bête : laisser passer une occasion pareille !

Deuxième Tricoteuse

Qui survivra à la révolution, si ce ne sont les bourreaux ?

Première Tricoteuse

Louisette s'en rend parfaitement compte, par exemple. Elle me le disait encore hier soir au moment de l'essayage : "Un bourreau, on en a toujours besoin. Sous n'importe quel régime." Je vous assure en voilà une qui ne perd pas le Nord !

Deuxième Tricoteuse

Il faut avouer qu'elle a une sacrée veine.

Mère Ripet

Elle n'aura pas besoin de tenir le caisse comme je l'ai fait. Adieu boucherie !

Troisième Tricoteuse

Ah, cette jeunesse ! tout lui tombe rôti dans le bec . . . Prenez mon petit Horace, le v'là parti à la guerre. Il se voit déjà couvert de galons. Capitaine . . . Général . . . Rien ne l'arrête.

Deuxième Tricoteuse

Ils sont tous comme çà. Tout leur est dû.

Première Tricoteuse

Et rien ne les étonne : on leur promettrait le Paradis pour demain qu'ils trouveraient ça normal.

Troisième Tricoteuse

Ah, c'est bien la Révolution !

Mère Ripet

Et puis moi, derrière ma caisse, il fallait que j'aie tout le temps le sourire. Vous savez ce que c'est dans le commerce. Surtout dans une boucherie. Il faut refiler les os. Il y en a qui s'en aperçoivent et qui râlent.

Deuxième Tricoteuse

Evidemment les nouveaux clients de Colin n'auront guère le temps de râler !

Première Tricoteuse

De toutes façons, Louise n'aura pas affaire à eux. Ça tombe bien, car la politique, elle s'en fiche éperdument.

Troisième Tricoteuse

A propos de politique, avez-vous entendu parler de la Vendée ? Il paraît que ça barde de ce côté-là.

Deuxième Tricoteuse

Il y en a qui disent que même à Paris, ça ne va pas tout seul.

Première Tricoteuse

Les journaux ne racontent pas tout.

Mère Ripet

Pourtant le "Père Duchesne", je vous assure, n'y va pas de main morte. Colin m'a envoyé quelques numéros.

Deuxième Tricoteuse

Je préfère "l'Ami du Peuple."

Mère Ripet

Marat !

Deuxième Tricoteuse

Oh oui ! Quelle fougue ! Quelle intransigeance ! Malheureusement ce n'est pas lui qui est au pouvoir.

Troisième Tricoteuse

Vous trouvez que Robespierre n'est pas à la hauteur ? Notre Chalier en a pourtant la bouche pleine. C'est l'Incorruptible par-ci, l'Incorruptible par-là . . .

**Première Tricoteuse**

Ah, celui-là, il exagère. A l'entendre ce brave Chalier, il faudrait exterminer la moitié des Lyonnais. Et quand je dis la moitié . . . On n'est tout de même pas à Paris ici !

**Deuxième Tricoteuse**

Et pendant ce temps-là, les accapareurs s'en mettent plein les poches !

**Mère Ripet**

Le bruit court que le général de Précy compte bientôt mettre bon ordre là-dedans.

**Troisième Tricoteuse**

On chuchote aussi que Dutroncey n'est pas du tout d'accord avec Chalier. Au Comité, ça ne tourne pas toujours comme Chalier voudrait.

**Deuxième Tricoteuse**

Il faut dire qu'il finit par être fatigant celui-là avec sa vertu avec un grand V. D'autant plus qu'à l'Hôtel de Ville, ce n'est pas la vertu qui règne, c'est le moins qu'on puisse dire.

**Première Tricoteuse**

Vous parlez ! Je le sais par une amie de Louise. Il a installé un véritable harem dans les bureaux. Savez-vous quelle est la seule condition exigée ? Il faut qu'elles soient sans-culotte. Il prétend que c'est la devise de la République.

**Mère Ripet**

Mais c'est un cochon !

**Deuxième Tricoteuse**

Et c'est comme ça qu'on l'appelle : le cochon . . . vertueux.

**Troisième Tricoteuse**

C'est à se demander quelle peut bien être la différence entre le vice et la vertu !

**Deuxième Tricoteuse**

Ça durera ce que ça durera, mais ça ne durera pas toujours.

**Première Tricoteuse**

C'est bien ce que m'a prédit la voyante . . . Oui, je l'ai consultée à cause de Louise. Je la vois tellement excitée cette petite . . .

**Les trois autres Tricoteuses**

Et alors ?

**Première Tricoteuse**

Elle a été formelle : il va y avoir de gros changements. Colin aura beaucoup de travail pour ses débuts. J'en avais des frissons dans le dos. Je la regardais s'enfoncer dans sa boule de cristal . . . Les yeux lui sortaient de la tête et elle me décrivait ce qu'elle voyait . . . Des têtes et des têtes . . . et qui roulaient. Au début elle a essayé de les compter, mais elle a vite renoncé, tellement il y en avait !

**Les trois autres Tricoteuses**

Et c'est pour bientôt ?

**Première Tricoteuse**

Sûrement : elle ne voit jamais au-delà de six mois.
*(entre Colin en tenue de voyage, suivi de son aide Pierrot)*

**Mère Ripet**

Colin ! Nous étions justement en train de parler de toi ! *(elle est allée à sa rencontre et l'a étreint)* As-tu fait bon voyage ?

**Colin**

Bonjour tout le monde. J'avais hâte d'arriver.
*(les trois autres femmes se sont levées)*

**Deuxième et troisième Tricoteuses**

Bonjour, M. Ripet.

**Première Tricoteuse**

Bonjour Colin *(en lui serrant la main)*

**Colin**

Et Louise, elle n'est pas avec vous ? Elle va bien ?

**Première Tricoteuse**

Je vous l'envoie tout de suite, le temps de rentrer à la maison. Comme elle va être contente !

**Deuxième et troisième Tricoteuses**

Nous aussi, on vous laisse *(elles se dirigent toutes les trois vers la porte)*

**Deuxième Tricoteuse**

Vous avez sûrement des tas de choses à vous raconter.

**Colin**

Je ne vous chasse pas tout de même ! Ne me dites pas que je vous fais peur ! *(Il rit)*

**Les trois Tricoteuses** *(se retournant sur le pas de la porte)*

Qui sait ? Bourreau ! . . . *(rires. Puis les trois femmes s'en vont)*

**Colin** *(qui commence à se mettre à l'aise)*

Comment ça va ici ? *(vers Pierrot)* Toi, monte les bagages. Surtout la malle : tu sais ce qu'elle contient ! *(Pierrot sort à son tour)*

**Mère Ripet**

Toujours pareil. Ça tire à hue et à dia. Ils ne savent pas ce qu'ils veulent. Les uns disent blanc, les autres noir, sans parler des rouges. On ne sait plus sur quel pied danser. Ça discourt beaucoup et ça complote encore davantage. Les suspects emplissent les prisons. Bref, tout le monde serre les fesses.

**Colin**

C'est tout comme à Paris. Là-bas non plus personne n'est tranquille. Et ils sont encore plus forts en gueule qu'ici.

**Mère Ripet**

C'est vrai qu'on en raccourcit beaucoup ?

**Colin**

Oh ça oui alors ! Pour un peu ils allaient me garder. Ils m'ont même proposé une indemnité supplémentaire. De toutes façons, l'échelle des traitements est sensiblement plus élevée à

Paris. Il faut dire aussi que le travail n'attend pas. Ce pauvre M. Sanson, il y a des soirs où il en a plein le cul. Ah non, ce n'est pas une sinécure ! Evidemment avec des gars comme Couthon, Saint-Just, Danton, Robespierre, il n'est pas question de ralentir le mouvement. Ces gens-là, ça ne parle pas pour ne rien dire. Chaque fois que l'un d'eux l'ouvre, on se tâte le cou dans la salle . . .

Mère Ripet

Tu y as été ? Tu les a entendus ? Vus ?

Colin

Bien sûr ! . . . Le plus fort, c'est Danton. Le vraie grande gueule. Ça quand il l'ouvre, celui-là . . . Remarquez, moi je comprends rien à toutes leurs salades, mais je n'ai jamais pu m'empêcher d'applaudir Danton. Et je n'étais pas le seul, vous pouvez me croire. Je ne sais pas comment vous expliquer . . . On ne sait pas ce qu'il dit, mais il le dit tellement bien . . . C'est la Révolution en personne !

Mère Ripet

Et Robespierre ?

Colin

C'est le plus terrible. C'est lui, la Terreur. Un tigre assoiffé de sang. Il croquerait sa propre mère pour faire avancer le règne de la Déesse Raison. Il fait peur, lui . . . *(Pierrot est de retour et pose la malle)* C'est ça, pose-là ici. *(Colin ouvre tout de suite la malle)* N'ayez pas peur : il n'est pas là-dedans. Je leur ai laissé ce fauve volontiers. Non, tenez ce que je vous ai apporté ? *(il tend un paquet que la mère prend et s'apprête à défaire)*

Mère Ripet

C'est pour moi ? Je peux défaire ?

Colin

Puisque c'est pour vous . . .
*(la mère finit par extraire une jolie coiffe républicaine avec cocarde qu'elle pose sur sa tête, puis s'examine dans la glace)*

**Mère Ripet**

C'est d'un chic !

**Colin**

C'est la mode à Paris en ce moment. Vous voilà transformée en vraie Parisienne ! Ça vous va à ravir . . . Je vous dis une vraie Parisienne. Et une Parisienne républicaine qui plus est !

**Mère Ripet**

Il faut que je t'embrasse : tu es trop gentil *(en se retournant vers Colin elle aperçoit Louise qui pénètre dans la pièce)* Retourne-toi : regarde qui est là ?

**Colin** *(qui s'est retourné)*

Louisette !

**Louise** *(en lui sautant au cou)*

Mon bourreau ! *(et en même temps elle lui tend la cagoule rouge)* Tiens, c'est ta tenue de gala !

**Colin** *(l'examinant)*

C'est du beau travail !

**Louise**

Essaye-la tout de suite. Je veux voir s'il n'y a pas de retouches . . .

*(Colin enfile la cagoule, aidé par Louise)*

**Mère Ripet** *(en se signant)*

On dirait Monseigneur !

**Louise** *(reculant pour jouir de l'effet)*

Il est beau, n'est-ce pas ? Tu es beau, mon bourreau. Tu es le plus beau des bourreaux. Tourne-toi . . . *(il s'exécute)* Parfait : elle te va comme un gant.

**Colin** *(embarrassé)*

Je peux l'enlever ?

**Louise**

Non, garde-la encore un peu. Tu es si beau. Tu es irrésistible.

Mère Ripet

C'est vrai que ça te va très bien. D'ailleurs le rouge t'a toujours avantagé.

Colin *(qui est retourné vers la malle)*

Moi aussi, j'ai un cadeau pour toi . . . *(Il sort un paquet)* Voilà !

Louise *(fébrile)*

Oh ! . . . Qu'est-ce que c'est ? *(elle ouvre le paquet et trouve une longue-vue dont elle essaie de se servir par le mauvais bout)*

Colin

Non, pas de ce côté. Regarde par l'autre bout . . . Viens à la fenêtre plutôt !

Louise *(qui regarde par la fenêtre)*

Oh, c'est merveilleux !

Colin

Tu vois bien ?

Louise

Très bien : on dirait que les maisons viennent vers moi.

Mère Ripet

Je peux voir, moi aussi ?

Louise

Bien sûr ! *(elle remet la longue-vue à la mère)*

Mère Ripet *(essayant la longue-vue à son tour)*

Oh ! . . . Mais c'est très indiscret ! *(et elle fixe passionnément le spectacle invisible.)*

Colin

Et bien, tu vois, grâce à cette lunette, tu n'auras pas besoin de te mêler à la foule les jours d'exécution. Tu pourras tout suivre d'ici.

**Mère Ripet** *(rendant l'instrument à Louise)*
C'est en effet très pratique. Vraiment Louise, on peut dire que vous êtes gâtée. Sur ce je me rends à la cuisine m'occuper du dîner. *(elle sort)*

**Louise**
On dirait qu'elle n'est pas contente ! Elle n'a pas l'air d'apprécier mon cadeau !

**Colin**
Bah, un peu de jalousie. Tu lui prêteras de temps en temps . . .

**Louise**
Et la . . . machine ? . . . Elle est là ? *(montrant la malle)*

**Colin**
Tu plaisantes ! . . . C'est que ça prend de la place un outil pareil. C'est grand, une guillotine !

**Louise**
C'est grand comment ?

**Colin**
On ne pourrait même pas la rentrer dans cette pièce. C'est un véritable monument. Tu verras quand on dressera l'échafaud là au milieu de la place . . . Au fait, je t'ai ramené une petite maquette . . . *(Il retourne à sa malle)* Ça te donnera une idée . . . *(Il sort la maquette)*

**Louise**
Je peux la toucher ?

**Colin**
Bien sûr, puisque je l'ai apporté exprès pour toi. C'est un cadeau et qui s'appelle Louisette comme toi.

**Louise**
Comme elle est jolie ! . . . *(elle la manipule)* C'est ravissant ! . . . Et comment ça fonctionne ?

**Colin** *(s'emparant de la maquette)*
C'est enfantin : une simple mécanique. Tu vois, tu couches le

bonhomme là — imagine-toi cette planche à taille d'homme, ça te donnera une idée des proportions — sa tête passe par ici . . . là, il ne bouge plus, tu tires là-dessus *(il tire)* . . . le couperet tombe *(il tombe effectivement)* Et hop ! C'est fini. Absolument sans douleur. Je t'assure, c'est une belle invention. Il ne resterait que ça de la Révolution, ce ne serait déjà pas si mal.

Louise

Et tu t'en es déjà servi ? Je veux dire de la grande . . .

Colin

Evidemment :j'ai mon diplôme. Il a fallu passer l'examen. J'ai même eu pas mal de chance, ce jour-là. Je suis tombé sur un ci-devant. Un authentique duc. On a beau dire : ils sont quand même mieux élevés ! Mon duc s'est allongé comme sur un divan. C'est tout juste s'il ne m'a pas offert un pourboire. Le vrai gentilhomme. Tandis que j'ai un camarade qui a dû raccourcir une marchande de quatre saisons. Une accapareuse. La furie déchaînée. Il s'est fait engueuler comme du poisson pourri, le pauvre. On a des surprises dans ce métier-là. Il ne faut surtout pas s'imaginer que c'est tout rose tous les jours. Ce n'est pas toujours la crème qu'on nous amène. Mais dans l'ensemble, il faut être juste, on ne peut pas trop se plaindre. Le plus souvent, ce sont des gens très bien, enfin qui ont des manières. C'est tout de même plus agréable.

Louise

Quel effet ça t'a produit . . . la première fois ?

Colin

Oh ben . . . tu sais . . . la première fois . . . J'avais déjà assisté à d'autres exécutions. Tu comprends : on se prépare . . . On commence par se faire la main sur des cadavres, et, ma foi, une fois que la tête est tombée, il n'y a plus grande différence . . . Enfin, c'est tout de même plus propre que la boucherie ! Et un homme, ça a sa dignité. Ça gueule quand même moins qu'un cochon . . . Non, je t'assure, il ne faut pas s'en faire une montagne. Ce n'est pas aussi effroyable qu'on pourrait le croire. Et puis, il y a tout le côté cérémonial . . . C'est toute une mise en scène. Enfin, tu verras. Tu jugeras par toi-même !

**Louise**

Ah, j'ai hâte . . .

**Colin**

Pas autant que moi. J'ai surtout hâte de voir la gueule de mon premier client.
*(entre Chalier)*

**Chalier**

Je ne vous dérange pas au moins ? Je viens d'apprendre que vous étiez de retour . . . Déjà en tenue ! . . . Comme tout ce temps m'a paru long ! *(Ils se serrent la main)* Je souhaitais tellement vous voir en action. Je comptais les heures . . . C'est que les choses ne se sont pas arrangées ici depuis votre départ. Tout va de mal en pis. *(Apercevant la maquette)* Ah, mais voilà l'instrument ! *(Il prend la maquette dans ses mains)* Il n'a pas l'air bien compliqué.

**Colin**

Pas compliqué du tout, citoyen. C'est ce que j'étais en train d'expliquer à Louisette : c'est une simple mécanique !

**Chalier**

Mais qui fonctionne ! *(il la repose sur la table)*

**Colin**

Pour ça oui : pour fonctionner, elle fonctionne. C'est un vrai plaisir. Je pense que vous aurez tout lieu d'être satisfait, citoyen Chalier.

**Chalier**

Ah, il était grand temps que vous arriviez, mon cher Ripet ! Vous allez sauver la République. Je ne compte plus que sur vous. Lyon sombre dans la réaction. Mes listes s'allongent. Je vois des suspects partout et on m'en dénonce ailleurs ! C'est incroyable le nombre d'ennemis de la république qui ont choisi notre ville comme refuge. Les prisons débordent et pourtant j'en fais fusiller le plus possible. Mais il faut auparavant passer par les tribunaux. Toujours ces sacrées formalités ! C'est

ça qui perd la Révolution : ce formalisme qui ouvre la porte à toutes les compromissions. Prenez les témoins par exemple. Tous des traîtres ! Ça vous jure n'importe quoi cette racaille-là, pourvu qu'ils touchent. Et vous savez où est l'or ! S'il ne tenait qu'à moi, il y a belle lurette qu'on les aurait supprimés. C'est même par eux que je commencerais. Pas de pire ennemi de la révolution qu'un témoin ! C'est une vraie calamité. Mais les juges sont presque pires. Au lieu de condamner, de faire confiance aux lois qu'ils sont chargés d'appliquer, ils ergotent, coupent les cheveux en quatre et sont toujours prêts à mettre en doute la culpabilité d'un coupable ! Ah, qui nous débarrassera des témoins et des juges ! Il y a des jours où je suis au bord du désespoir. Je vois notre belle République foutue . . . Mais enfin vous voilà ! Vraiment magnifique, votre uniforme ! Je me sens tout regaillardi. Je sens que tout va changer. Une aube nouvelle se lève sur Lyon. Je te contemple, ô bourreau, dressé tel l'ange exterminateur et la ville roule toute rouge à nos pieds. Enfin la vertu immergera tous les coeurs ! Quelle vision ! J'en suis tout bouleversé. Quand commençons-nous ? Mes listes sont prêtes.

Colin

Le temps de construire la guillotine. Je pense qu'il faudra compter environ quinze jours . . . Mettons trois semaines.

Chalier

Deux, trois semaines ! Mais vous n'y pensez pas ! Trois semaines ! je deviendrai fou. Ah, non, il n'y a plus de temps à perdre. La gangrène gagne jusqu'au Club des Jacobins. Je vous donne huit jours. Dans huit jours la première tête roulera dans le son, ou je ne m'appelle plus Chalier !

Voix de l'extérieur :

Au nom de la loi, ouvrez !
*(Entre Dutroncey, suivi de deux gardes en armes)*

Dutroncey

Emparez-vous de cet homme *(Il désigne Chalier, lui se tournant vers Colin)* C'est un ennemi du peuple.
*(Les deux gardes se saisissent de Chalier)*

**Chalier**

Moi ! C'est une plaisanterie qui te coûtera cher, Dutroncey !

**Dutroncey**

Liez-lui les mains au dos.
*(c'est ce que les gardes s'empressent de faire)*

**Chalier**

Quand je vous disais que ça urgeait, mon cher bourreau . . .

**Dutroncey**

Il est grand temps, en effet. Un courrier nous prévient à l'instant : Danton et ses amis ont été arrêtés et Robespierre jette son masque. Nous n'avons pas le choix. Nous voulons épargner à Lyon les abominations de la capitale afin de préserver l'esprit républicain véritable. Il ne peut plus être question de reculer. Nous prenons les devants. A l'heure qu'il est, tous nos Montagnards sont sous les verrous. Ils n'attendent plus que leur chef, Chalier !

**Chalier**

Le peuple jugera.

**Dutroncey**

Il s'est déjà prononcé : on danse dans les rues de la ville.

**Chalier**

Il reste les juges. Il y a encore une justice dans ce pays !

**Dutroncey**

La justice suivra son cours. Tu seras condamné en bonne et due forme : nous y veillons. Déjà le nom de ton juge a été tiré au sort : ils te réclamaient tous ! Ton compte est bon Chalier !

**Chalier**

J'aurai droit à des témoins, j'espère !

**Dutroncey**

Ils font déjà la queue pour s'inscrire. Nous avons pensé à tout. Nous tenons à ce que Justice se fasse . . . Allez, emmenez-le ! . . . Sans exercer de sévices . . . Doucement.

**Chalier** *(poussé vers la porte)*

Je vous prends à témoin, Ripet : Lyon est aux mains des traîtres. Retournez à Paris et racontez à l'Incorruptible la grande peine et la grande honte de notre ville.

**Dutroncey**

Ne te fatigue pas, Chalier; garde ta salive pour les badauds qui viendront assister à ton procès. Si tu veux les faire rire, parle-leur de cette grande peine... *(Les gardes ont emmené leur prisonnier — Vers Colin)* Je pense que vous avez compris : je suis le nouveau président du Comité du Salut Public. Chalier n'a plus d'ordre à vous donner. C'est moi qui commanderai dorénavant. Vous êtes le nouveau bourreau. C'est là une heureuse coïncidence dont j'augure les plus grands bienfaits pour notre bonne ville. *(Il serre la main de Colin)* Ah, mais voilà le rasoir national ! *(Ayant aperçu la maquette, il s'en empare)* Je vois : c'est très ingénieux ! *(il se dirige vers la porte et appelle)* Hé, venez voir un peu... *(Vers Colin)* Je veux leur montrer : ça va les amuser. *(Les gardes sont de retour avec leur prisonnier)* Vous savez ce que c'est ?

**Premier garde**

On dirait une petite guillotine ! Comme c'est bien fait ! *(Il a l'objet dans ses mains)*

**Deuxième garde**

C'est un modèle réduit. Est-ce qu'on va bientôt en avoir une vraie ? Une grandeur nature ?

**Premier garde**

Depuis le temps qu'on nous la promet !

**Colin**

C'était justement ce dont nous nous entretenions avec le citoyen Chalier. Je lui expliquais que la construction allait prendre un certain temps.

**Premier garde**

C'est en bois tout ça ! Je pourrais peut-être vous en construire une, moi. Je suis menuisier de mon état.

**Colin**

Voilà qui tombe à pic. J'ai justement apporté les plans . . . *(Il fouille dans sa malle d'où il finit par extraire les plans qu'il tend au premier garde)* Tenez . . . si vous voulez jeter un coup d'oeil !

**Premier garde** *(dépliant les plans et les consultant)*

Parfait . . . Ça m'a l'air faisable . . . Oui . . . oui . . . Bah, c'est une affaire de quelques jours.

**Dutroncey**

Combien environ ?

**Premier garde**

En mettant les bouchés doubles . . . une bonne semaine. Evidemment il ne faudra pas s'endormir sur la besogne . . . Zut, mais il manque ce truc ! *(Il désigne le couperet)* Ce n'est pas en bois, ça !

**Colin**

Le couperet ! J'en ai apporté un de Paris *(Il refouille dans sa malle)* Vous pensez bien que je n'allais pas oublier l'essentiel *(Il sort le couperet étincelant, enveloppé dans un chiffon)*

**Dutroncey**

Montrez voir !

**Colin** *(qui a enlevé le chiffon)*

C'est précieux ça ! *(Il le remet à Dutroncey)*

**Dutroncey**

C'est pourtant vrai que ça a tout du rasoir *(Il passe en même temps son doigt sur le fil du couperet)* Eh bien, ce n'est pas la peine de traîner. Il faudra mettre les bouchées doubles. *(Remettant le couperet au 2e garde)* Tenez, emportez déjà ce bijou !

**Colin** *(qui tend le chiffon au même garde)*

Il vaut peut-être mieux l'envelopper ! J'y tiens comme à la prunelle de mes yeux. C'est mon gagne-pain . . . et du reste, j'en suis personnellement responsable. J'ai signé une décharge à Paris avant d'avoir le droit de l'emporter.

**Dutroncey**

Soyez tout à fait rassuré et ne vous faites aucun souci à ce sujet. Désormais, c'est moi qui suis responsable. *(vers les gardes)* Vous, vous avez les plans. Je n'ai pas besoin de vous en dire plus long ! Vous vous y mettez immédiatement toutes affaires cessantes. Et si vous avez besoin de bons je ne sais pas moi . . . pour le bois . . . ou de quelque aide, n'hésitez pas surtout : la guillotine est prioritaire ! *(Vers Colin)* Et mon Dieu si tout va bien, nous serons prêts la semaine prochaine. Avec un peu de bonne volonté de la part des juges, Chalier sera prêt lui aussi. Ce serait amusant de commencer par lui. Qu'en dites-vous, bourreau ?

**Colin**

Oh, vous savez moi ! Lui ou un autre ! Il est vrai qu'en un certain sens le citoyen Chalier a droit à des égards. C'est quand même grâce à lui que j'ai été désigné ! Au fond, ce serait la moindre des choses . . .

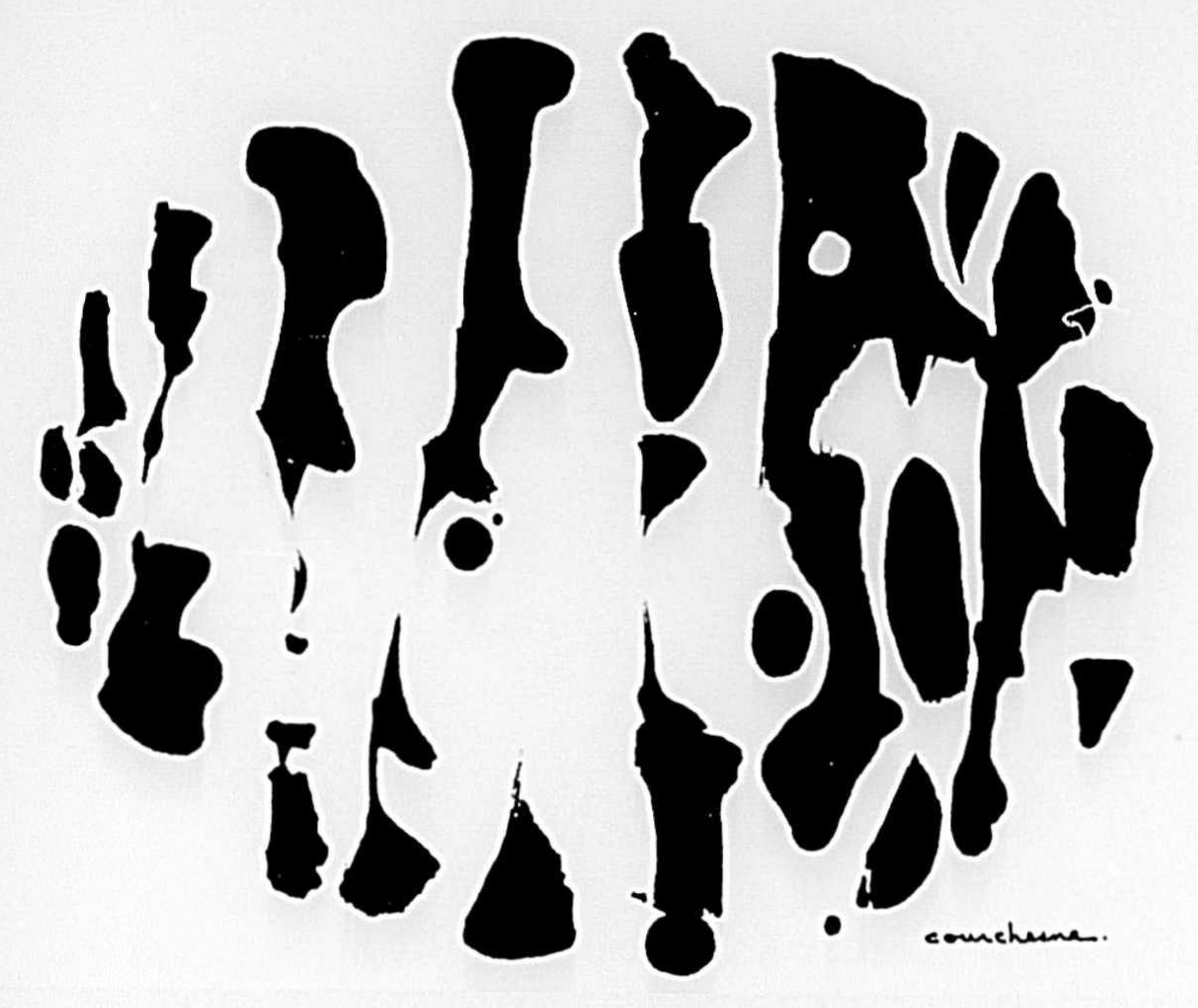
**Chalier**

Je ne vous le fais pas dire ! *(Ces paroles doivent être dites avec mépris)*



*Chanson : dernière strophe de la Marseillaise, jusqu'à*
"Et la trace de leurs vertus."






*(Louise, à la fenêtre, regarde avec la longue-vue . . . On entend des cris : "Vive Colin ! Vive notre bourreau !" . . . Les cris s'éloignent, s'éteignent. Louise regarde encore un moment, puis range la longue-vue. Elle est visiblement ravie et se parle à elle-même.)*

Louise

C'est une apothéose !
*(entrent les quatre tricoteuses.)*

Mère Ripet

Alors, tu as bien pu suivre avec ta lorgnette ?

Louise

Bien sûr. J'ai tout vu. Et bien mieux que vous encore. C'est comme si j'avais été aux côtés de Colin.

Deuxième et troisième Tricoteuses

Mieux que nous !

Troisième Tricoteuse
Tout de même !

Première Tricoteuse
En tout cas : quel spectacle !

Deuxième Tricoteuse
C'était sensationnel !

Troisième Tricoteuse
J'en suis encore toute remuée.

Mère Ripet
Ah, mon Colin ! J'en suis fier ! Si mon pauvre Hector avait pu assister à ça ! Lui qui n'a jamais saigné autre chose que de pauvres bêtes ! Quel progrès ! Quelle promotion !

Première Tricoteuse
C'est dommage qu'il ait raté le premier !

Louise
Raté ! Voyons, maman ! Qu'est-ce que tu racontes !

Mère Ripet
Tu n'as donc pas vu qu'il s'y est repris à quatre fois avec Chalier ! Je croyais qu'avec ta lorgnette . . .

Louise *(la coupant)*
Justement : j'ai très bien vu et je n'appelle pas ça raté !

Deuxième Tricoteuse
Ah bon, ce n'était pas prévu comme ça ! Moi, j'aurais cru . . .

Troisième Tricoteuse
Moi non plus, ça ne m'a pas choqué du tout.

Deuxième Tricoteuse
Je pensai que pour Chalier, c'était un extra.

Mère Ripet
Moi, je croirais plutôt que c'était l'émotion. Il le connaissait Chalier, n'est-ce pas ? Je connais mon Colin . . . Et puis c'était son premier. On a beau dire . . . la première fois . . .

**Louise**

Mais pas du tout, ce n'est pas ça du tout. Moi aussi, je le connais mon Colin. Et puis surtout, je l'ai bien vu, moi. Je l'ai observé : je voyais bien qu'il le faisait exprès ! Il a commencé par examiner les rainures. Ensuite il a tripatouillé le couperet . . . Je vous dis : c'est comme si j'avais été à ses côtés ! . . . Et puis, un moment, il a même donné un coup de poing sur un des poteaux. C'est que ça ne doit pas être facile de couper un cou en quatre fois avec une machine comme la guillotine !

**Mère Ripet**

Tu en as vu des choses avec ta lorgnette !

**Louise**

Ben oui : c'est comme si j'y étais ! Je vous l'ai bien dit tout à l'heure.

**Deuxième Tricoteuse**

En tout cas, pour les trois autres, ça a été recta. D'un coup et d'un seul . . .

**Troisième Tricoteuse**

Il n'a pas loupé son cou !

**Première Tricoteuse**

C'est le cas de le dire ! *(rires des quatre femmes et de Louise)*

**Louise**

C'est justement pourquoi je vous répète qu'avec Chalier, il a fallu qu'il veille au grain. Je me demande même s'il y a beaucoup de bourreaux qui seraient capables d'en faire autant. C'était du grand art. D'ailleurs les gens ont trouvé ça formidable.

**Mère Ripet**

Les gens ! Les gens ! Ceux-là, on les connaît. Du moment qu'il y a du sang ils sont contents. Ce ne sont pas des connaisseurs. La boucherie, il me semble que je suis tout de même mieux placée que quiconque pour donner un avis !

Louise

Justement, c'est ça l'erreur ! Ça n'a absolument rien à voir. Colin me le répète assez : "Quelle différence ! C'est le jour et la nuit !" D'ailleurs si vous voulez le mettre de bonne humeur, allez donc lui dire que boucher et bourreau, c'est la même chose !

Première Tricoteuse

Vous n'allez tout de même pas vous disputer un jour pareil : le jour de son triomphe !

Deuxième Tricoteuse

Ah ça pour un triomphe, ça a été un triomphe. On peut dire que Lyon l'a adopté notre Colin !

Troisième Tricoteuse

Porté sur les épaules comme une statue . . .

Deuxième Tricoteuse

Il était beau comme un saint . . .

Mère Ripet

Et tous ces gens qui hurlaient : "Vive Colin !"

Les cinq ensemble

Vive notre bourreau !

Louise

Chalier avait vu juste : la République est maintenant sauvée ! Et grâce à Colin.

Deuxième Tricoteuse

C'est Chalier qui a dit ça ?

Louise

Ici même, il y a peine huit jours. Je l'ai entendu de mes propres oreilles.

Troisième Tricoteuse

Comme quoi il lui arrivait de voir clair à ce salaud-là !

Mère Ripet

N'empêche que c'était un sacré cochon !

**Deuxième Tricoteuse**

Ce qui prouve qu'un cochon peut avoir des moments de lucidité.

**Troisième Tricoteuse**

L'un n'exclut pas l'autre.

**Mère Ripet**

Tout de même, vous n'allez pas prendre sa défense maintenant : ce serait un comble !

**Deuxième Tricoteuse**

Il n'est pas question de prendre sa défense ; je cherche simplement à rester objective. D'ailleurs s'il pensait vraiment ce que Louise l'a entendu dire, il est encore plus inexcusable.

**Troisième Tricoteuse**

Comment ça ?

**Deuxième Tricoteuse**

Ben voyons, il savait que la République allait être sauvée et il continuait, lui, à vouloir l'étrangler ! Il fallait être fou !

**Première Tricoteuse**

Il faut dire que par les temps qui courent, ça ne doit pas être commode de se trouver à la tête . . . d'avoir des responsabilités . . . d'être obligé de prendre des décisions . . . Ah, je ne voudrais pas être à leur place !

**Troisième Tricoteuse**

Il y a en effet de quoi perdre la tête !
*(rires)*

**Deuxième Tricoteuse**

Enfin il faut espérer que le plus dur est passé . . . Maintenant que Colin a pris la situation en main . . .

**Première Tricoteuse**

Il suffira d'en raccourcir une centaine ou deux. D'ailleurs tout le monde les connaît . . .

**Louise**

Et à l'heure qu'il est, d'après ce que Colin m'a dit, ils sont presque tous enfermés.

**Mère Ripet**

Il compte avoir du travail pour tout le mois. De ce côté-là, il est tranquille, mon grand.

**Deuxième Tricoteuse**

Est-ce qu'il n'en prendra que quatre par jour comme aujourd'hui ? Mais ça ne dépend peut-être pas de lui ? Il me semble que ce serait encore plus efficace s'il y en avait . . . je ne sais pas moi . . . mettons une dizaine . . . ou même en certaines occasions une vingtaine . . . Vous ne croyez pas ?

**Première Tricoteuse**

Ah, je ne sais pas si je suis de votre avis. Vingt en tout cas, ça me paraît beaucoup. Il faut quand même qu'on ait le temps de les voir et de les reconnaître !

**Troisième Tricoteuse**

Bien sûr : ça finirait par ressembler aux fusillades. On ne sait même plus qui est mort . . . après !

**Louise**

Et puis, il ne faut pas non plus oublier que la résistance de la machine a des limites ! D'ailleurs vous avez vu, entre chaque condamné c'est le couperet qu'on nettoie, la planche qu'on lave, le son qu'on change dans le panier . . . C'est tout un travail !

**Deuxième Tricoteuse**

Ah, c'est du son ! Je me demandais justement dans quoi elles roulaient, les têtes !

**Troisième Tricoteuse**

Vous ne connaissez donc pas la chanson : "Dansons la carmagnole ; vive le son, vive le son . . .

**Louise et Mère Ripet**

Mais ce n'est pas ce son-là : c'est le son du canon ! *(rires)* *(Entre Colin, en cagoule, suivi de Pierrot)*

**Colin**

Je vois que la bonne humeur règne. Bonjour tout le monde. Moi, je suis d'une humeur massacrante.

**Mère Ripet**

Il y a quelque chose qui ne va pas, mon grand ?

**Colin** *(avec humeur)*

C'est toujours la même chose : Ils ne se rendent compte de rien. Ils sont assis sur leur rond-de-cuir et allez donc . . . On aligne des chiffres, on tire un trait et on déclare : "Ça fait tant !" . . . En se fichant éperdument de la réalité. Pour ça, ils sont bien comme à Paris. Ah, qui nous délivrera des bouffeurs de papier ! Ça n'a aucun sens des réalités, cette engeance-là. Aucun. On a beau leur expliquer . . . C'est bien simple : on ne parle pas la même langue. Je vous dis : il faudrait les supprimer !

**Deuxième Tricoteuse**

Il me semble que vous voilà bien placé, M. Colin !

**Colin**

Je vous assure que je n'ai nullement envie de plaisanter ! Ces abrutis-là finiront pas avoir ma peau. *(Il commence à enlever sa cagoule)* Je leur avais pourtant bien dit . . . Pierrot m'est témoin . . . Mais vraiment l'inconscience poussée à ce point !

**Pierrot**

C'est vrai, patron. Encore ce matin, vous m'aviez envoyé à l'hôtel de ville. Mais vous pensez : ils n'ont rien voulu entendre. C'était imprimé ! Ils m'ont montré les affiches. Tout y figurait : l'heure, la place, jusqu'aux noms des condamnés . . . Alors décommander tout ça à la dernière minute . . .

**Mère Ripet**

Tu as eu des ennuis ?

**Colin**

Vous avez bien vu : Quatre coups pour Chalier. C'est une honte. Heureusement qu'il n'y avait personne du métier sur la place. J'étais déshonoré !

Pierrot

Ce n'est pas votre faute, patron ! On a encore eu de la veine que la guillotine ait été prête à temps. Ils ont posé le dernier clou un quart d'heure avant l'arrivée des officiels. Vous vous rendez compte ! Un joli bordel. On ne pouvait tout de même pas essayer par-dessus le marché avec un cadavre. Ça ne se fait pas !

Colin

Et je leur avais pourtant répété sur tous les tons : je ne réponds de rien ! Il me faut au moins un essai avant de me lancer . . . Mais va te faire fiche ! C'est comme si j'avais parlé chinois. Je vous dis : ce sont des inconscients. Ça ne pense qu'en bordereau . . . Du moment que les papiers sont en règle . . . Alors c'est ce pauvre Chalier qui a réglé la note. L'essai, ça a été lui. J'avais envie de lui dire : "Mon pauv'vieux, elle a bonne mine, ta République. Au train où vont les choses . . .

Pierrot

Oui, mais après, patron, ça a été très bien. Comme sur des roulettes.

Deuxième et troisième Tricoteuses

C'est vrai : comme sur des roulettes. On a trouvé nous aussi.

Colin

Oui . . . oui . . . Après tout, je me fais peut-être du souci pour pas grand-chose. La Révolution et la conscience professionnelle, ça fait deux !

Première Tricoteuse

Vous savez Colin, tout le monde vous a trouvé extraordinaire.

Colin

Vous êtes bien gentille . . . Remarquez, j'ai bien vu que les gens avaient l'air content.

Louise

Plus que contents, Colin ! Ah, non, ils étaient enchantés. Ça se voyait, ça s'entendait, bon sang !

**Deuxième et troisième Tricoteuses**

Louise a raison : c'était l'enthousiasme !

**Troisième Tricoteuse**

Le délire même.

**Colin**

Oui, j'ai bien vu moi aussi. Mais vous comprenez, moi, je savais . . . Alors ça ne peut pas être tout à fait pareil . . . Il faut être du métier pour comprendre . . . pour ressentir ces choses-là . . . En tout cas, je me suis juré que ça ne se passerait jamais plus comme ça. Je veux bien sauver la République, mais dans la dignité, nom de Dieu, dans la dignité.

*(entre Dutroncey au moment où Colin répète "dans la dignité")*

**Dutroncey**

Bravo, mon cher Ripet, bravo. Je venais justement vous transmettre les plus vives félicitations du Comité tout entier : nous sommes tous enchantés de votre travail. Et quand je dis enchantés, je suis au-dessous de la vérité. Et surtout comme vous dites : "Et quelle dignité." Quel admirable exemple ! Déjà on sent dans la ville un souffle nouveau, l'espoir renaît, la peste s'éloigne, Ripet. Et c'est vous qui la chassez ! Enfin le vrai visage de la République sourit dans le ciel de Lyon et nos coeurs sont inondés d'espérance. D'ailleurs le peuple lui-même m'a devancé et je ne puis que répéter avec lui : "Merci, Ripet, merci. Et bravo !"

**Colin**

Vous êtes bien aimable, citoyen-président.

**Dutroncey**

Si vous me permettez une remarque personnelle : j'ai été très sensible au traitement particulier que vous avez appliqué à mon vieil ennemi l'infâme Chalier. C'était une excellente initiative !

**Colin** *(Très embarrassé)*

Mais citoyen-président . . .

Dutroncey *(le coupant)*

Non, non, je vous en prie : j'ai très bien compris. Et je n'ai pas été le seul. Lyon tout entière a applaudi le châtiment du monstre. Grâce à vous, il a vraiment expié !

Louise

Et vous savez, citoyen-président, c'était très difficile à réussir. Mon fiancé s'est beaucoup entraîné auparavant.

Dutroncey

Mais j'en suis persuadé, citoyenne et la République saura s'en souvenir à l'occasion, soyez-en certaine. Mais je ne veux pas vous importuner plus longtemps. J'imagine que vous avez l'intention d'arroser ces brillants débuts en famille... Je vous réitère mes félicitations et vous dis : à demain. Je crois que nous en aurons cinq. Les juges m'ont promis de faire l'impossible. Ah, tout le monde s'y met. Nous vivons de grandes heures. *(Sur le pas de la porte, D. se retourne)* La République fera de beaux rêves cette nuit ! *(Il sort)*

Mère Ripet

Il me plaît. Tout compte fait, je le trouve mieux que Chalier.

Colin *(furieux)*

Mais enfin, Louisette, qu'est-ce qui t'a pris tout à coup ?

Louise

Tu n'allais pas te mettre à lui expliquer que tu avais mal fait ton travail ! Ecoute Colin, si tu veux de l'avancement...

Deuxième Tricoteuse

Elle a raison, cette petite.

Colin

Puisque c'est faux !

Troisième Tricoteuse

Mais voyons, M. Colin, tout le monde n'y a vu que du feu !

**Mère Ripet**

Et comme Dutroncey a l'air d'avoir tout particulièrement apprécié, ce ne serait certes pas très adroit de le détromper. C'est quand même lui, le maître. Il ne faut jamais déplaire à ses maîtres, Colin. Si ton père était là, il te dirait exactement la même chose.

**Colin**

C'est bien ce que je vous disais tout à l'heure : la Révolution et la conscience professionnelle, ça fait deux.

**Louise**

Ce qui importe, c'est que tout le monde soit content. Alors sois content, Colin ! N'as-tu pas rendu le sourire à la République ? Le citoyen-président vient de te l'annoncer lui-même. Alors je t'en prie, souris toi aussi !

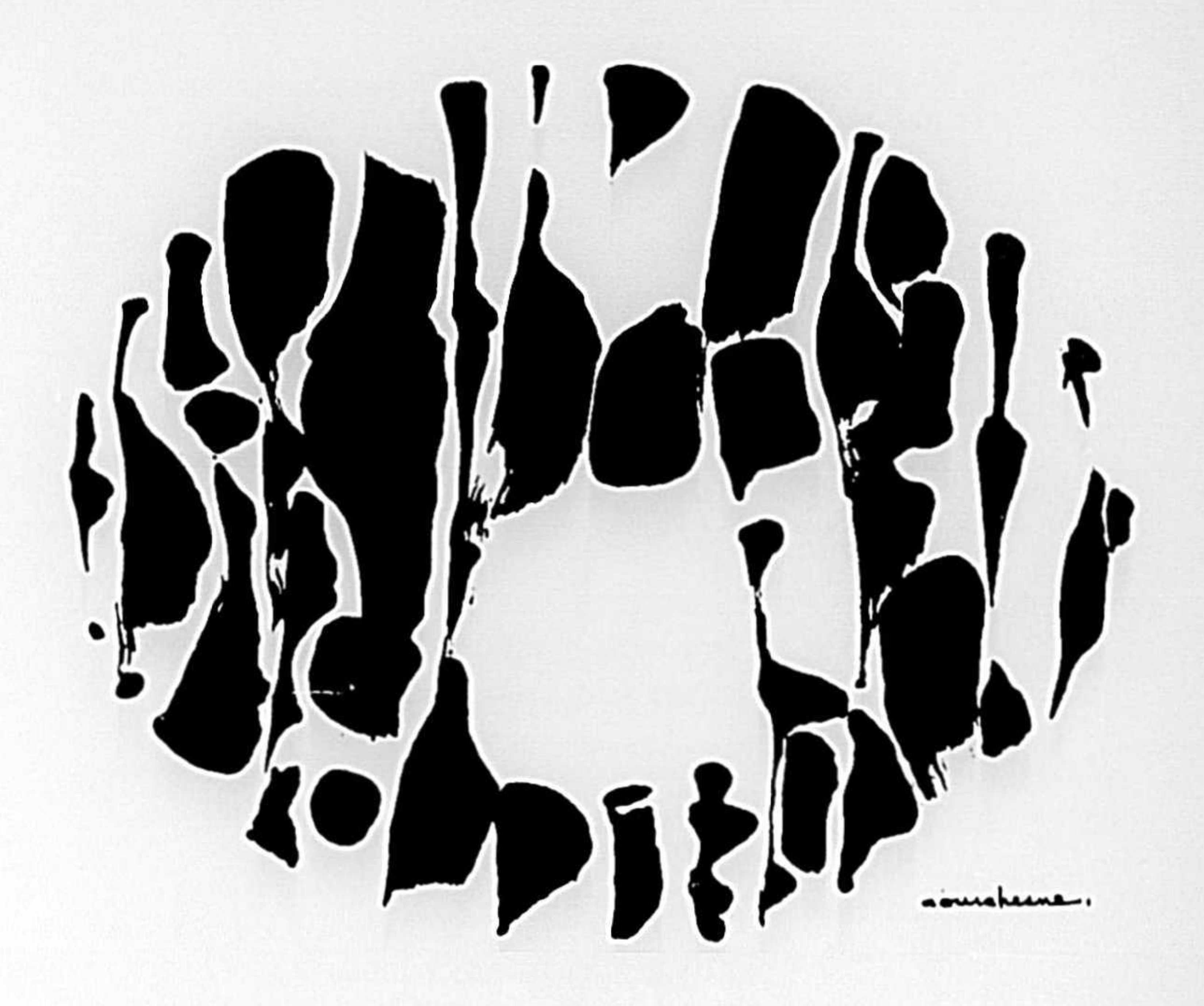
**Première, deuxième et troisième Tricoteuses**

C'est vrai, Monsieur Colin : "Souriez !"
*(Il sourit en se forçant)*



*Chanson :* "O toi charmante guillotine
Tu raccourcis reines et rois
Par ton influence divine
Nous avons reconquis nos droits

☆



*(Durant toute cette scène, on entendra le grondement des canons au loin. De temps en temps — voir dans le texte — un obus éclatera à proximité. Chaque fois les quatre tricoteuses se signeront. Premier éclatement quelques instants après le lever du rideau.*
*N.B. Dans le texte chaque éclatement est indiqué par le signe suivant * : les quatre Tricoteuses se signent*

Deuxième Tricoteuse
J'ai toujours peur qu'un jour . . .

Mère Ripet
Comment voulez-vous : ils ne sont même pas fichus de savoir sur quoi ils tirent. Ils visent n'importe où.

Troisième Tricoteuse
C'est une jolie pagaille !

**Première Tricoteuse**

Et tout ça aux frais de la République !

**Deuxième Tricoteuse**

C'est une honte !

**Mère Ripet**

Si c'est comme ça qu'ils espèrent nous avoir ! Ils ne connaissent pas Lyon !

**Deuxième Tricoteuse**

Ils vont apprendre à nous connaître. Au fait, vous avez signé?

**Mère Ripet**

Bien sûr ! Il ne sera tout de même pas dit que ce seront les Parisiens qui viendront faire la loi chez nous.

**Deuxième Tricoteuse**

Moi, je regrette bien de ne pas savoir écrire.

**Troisième Tricoteuse**

Et moi donc !

**Première Tricoteuse**

Heureusement que j'ai fait donner un peu d'instruction à Louise : elle a signé, elle !

**Mère Ripet**

Colin m'a dit qu'il figurait au bas mot vingt mille signatures sur la pétition.

**Deuxième Tricoteuse**

Voilà qui va peut-être leur donner à réfléchir ! Vingt mille !

**Première Tricoteuse**

Ajoutez à ces vingt mille, les quarante mille hommes sous les armes . . .

**Deuxième Tricoteuse**

Avec un vrai général à leur tête !

Troisième Tricoteuse

Pauvres Parisiens ! Je ne donne pas cher pour leur peau . . .

*

Première Tricoteuse

Il faut être fou !

Mère Ripet

Quand on sait en plus par qui ils sont commandés, eux !

Deuxième Tricoteuse

Il paraît que leurs officiers sont tous d'anciennes ordonnances qui se sont cousu les galons de leurs maîtres . . .

Troisième Tricoteuse

Et ils s'imaginent que ça suffit pour savoir donner des ordres ! Les bras vous en tombent. Pauvres Parisiens !

Mère Ripet

On reconnaît bien là leur suffisance : ils croient toujours que c'est arrivé !

Première Tricoteuse

Ça leur coûtera cher pour une fois !

Mère Ripet

Oui, ce sera un triste réveil. De Précy n'en fera qu'une bouchée. Vous pensez, lui qui sort des grandes écoles. C'est un général, lui et un vrai !

Deuxième Tricoteuse

Et il n'est pas seul. Il y a les De Villeneuve, de Manton.

Troisième Tricoteuse

De la Beaume, de Vichy . . .

Première Tricoteuse et Mère Ripet

De Clermont-Tonnerre !

Troisième Tricoteuse

Ah, celui-là, rien que son nom

Les quatre Tricoteuses

Clermont-Tonnerre !

**Troisième Tricoteuse**

Pauvres Parisiens !

*

**Mère Ripet**

Ça fait déjà plus d'un mois qu'ils piétinent devant la ville. Qu'est-ce qu'ils espèrent ?

**Deuxième Tricoteuse**

A force de tirer tous ces boulets, ils finiront par user leurs canons. Ça leur fera une belle jambe !

**Mère Ripet**

C'est justement ce que de Précy attend. Faites-moi confiance : il saura choisir son heure, celui-là.

**Troisième Tricoteuse**

C'est un malin.

**Mère Ripet**

Le jour où il lancera la grande offensive, je ne voudrais pas être à la place de tous ces malheureux. Ils pourraient bien se retrouver sur les bords de la Seine plus vite qu'ils n'en sont partis !

**Première Tricoteuse**

J'espère bien qu'il les reconduira chez eux.

**Deuxième Tricoteuse**

Et qu'il profitera de l'occasion pour remettre un peu d'ordre là-bas. Ils en ont besoin !

**Mère Ripet**

Et ce sera un grand soulagement pour le pays tout entier, car — il ne faut pas se faire d'illusions ! — la France entière est derrière nous. Vous pensez bien que personne ne veut plus entendre parler de ces fous furieux.

**Première Tricoteuse**

En toute justice, Paris devrait être déchue. C'est très simple : il faudra les rayer de la carte !

**Deuxième Tricoteuse**

Et c'est Lyon qui sera proclamée capitale.

**Mère Ripet**

Ça leur fera les pieds !

*

**Troisième Tricoteuse**

Pauvres Parisiens !

**Première Tricoteuse**

Pauvres Parisiens ! Je ne vois pas pourquoi vous les plaignez. Ils n'auront que ce qu'ils méritent.

**Troisième Tricoteuse**

C'est vrai qu'ils l'auront cherché !



*Chanson* : "La victoire en chantant . . ."





*(les quatre Tricoteuses . . . Le bruit des canons a cessé)*

**Deuxième Tricoteuse**

Ça a fini comme ça devait finir !

**Première Tricoteuse**

Que voulez-vous, quand l'ennemi est non seulement devant vous, mais aussi derrière !

**Mère Ripet**

Même pas derrière : parmi nous.

**Deuxième et troisième Tricoteuses**

Nous avons été trahis !

**Première Tricoteuse**

Je l'ai dit dès le début : on en acquitte trop ! On est trop indulgent.

**Mère Ripet**

Je suis bien de votre avis. Ces derniers temps, Colin restait parfois des deux trois jours sans la moindre petite exécution.

**Deuxième Tricoteuse**
Et ce sont les traîtres qui ont fini par l'emporter.

**Troisième Tricoteuse**
Comme de bien entendu !

**Mère Ripet**
Ça nous pendait au bout du nez.

**Première Tricoteuse**
Vous les avez vus entrer ?

**Mère Ripet**
Vous voulez dire parader ! On dirait vraiment qu'ils ont gagné la guerre ! Quand on connaît les dessous . . .

**Deuxième Tricoteuse**
Que voulez-vous : ils n'ont jamais eu le sens de la mesure ces gens-là !

**Première Tricoteuse**
Savez-vous ce qu'ils ont commencé par faire ? Ils ont rayé le nom de Lyon. Il n'y a plus de Lyon.

**Deuxième Tricoteuse**
C'est incroyable !

**Première Tricoteuse**
Non, il n'y a plus de Lyon. Officiellement nous n'existons plus !

**Troisième Tricoteuse**
Voyons : on ne supprime pas une ville d'un simple trait de plume !

**Première Tricoteuse**
Eux si . . . et nous ne sommes plus qu'une commune affranchie.

**Deuxième Tricoteuse**
Sans nom ?

**Première Tricoteuse**
Sans nom.

**Mère Ripet**

C'est bien une idée de Parisien ! Quand je vous le disais...

**Troisième Tricoteuse**

Ça montre aussi à quel point ils nous craignent !

**Deuxième Tricoteuse**

Et ils ont bien raison, car ce n'est pas fini. Vous savez que De Précy a réussi sa percée ? A l'heure qu'il est — je suis bien tranquille : je connais mon homme ! il doit être en train de rassembler ses troupes — des troupes nouvelles, toutes fraîches et un de ces quatre matins, c'est lui qui les affranchira, nos vainqueurs à la manque.

**Première Tricoteuse**

Ce jour-là, il faudra se montrer ferme. Finie l'indulgence.

**Mère Ripet**

Il s'agira d'aller jusqu'au bout, autrement on ne s'en sortira jamais.

*(entre Louise très bouleversée)*

**Louise**

Vous connaissez la nouvelle : ils ont arrêté Colin !

**Mère Ripet**

Ce n'est pas possible !

**Première Tricoteuse**

C'est le monde à l'envers : arrêter Colin !

**Deuxième Tricoteuse**

S'ils commencent par arrêter le bourreau...

**Troisième Tricoteuse**

Ça nous en promet de belles !

**Mère Ripet**

On n'est pas sorti du trou.

**Première Tricoteuse**

Et le peuple a laissé faire ?

Louise

Oh, le peuple, parlons-en ! Il braille, il chante, il danse. Il ne pense qu'à se saoûler, le peuple. J'ai eu toutes les peines du monde à me frayer un chemin jusqu'ici. Je suis écoeurée.

Première Tricoteuse

Ils ne peuvent tout de même pas s'en prendre à Colin ! C'est impensable.

Mère Ripet

Il n'a fait qu'exécuter lui, après tout !

Deuxième Tricoteuse

C'est vrai ça ! C'est une honte : s'en prendre à M. Colin. Lui qui s'est toujours montré si consciencieux !

Louise *(éclatant en sanglots)*

Non, non, non, ce serait trop monstrueux !

Troisième Tricoteuse

Pourtant le type qui était à la tête ce matin . . .

Mère Ripet

Couthon !

Troisième Tricoteuse

Je ne connaissais pas son nom . . . Enfin bref, il avait l'air de savoir ce qu'il voulait ce Couthon, puisque Couthon il y a.

Deuxième Tricoteuse

C'est vrai, moi aussi, il m'avait fait bonne impression.

Mère Ripet

Surtout que ce n'est pas le premier venu : il fait partie du Comité de Paris. Colin le connaît . . . Il devrait avoir l'habitude ! Il doit bien savoir qu'une guillotine ça ne fonctionne pas tout seul !

Troisième Tricoteuse

Et sans bourreau, adieu la Révolution. Oh non, si ce Couthon a le moindre sens de ses responsabilités . . .

**Deuxième Tricoteuse**

Il s'agit sûrement d'une erreur, ce n'est pas possible autrement.

**Louise**

Il paraît qu'il aurait déclaré ce Couthon, qu'il faudra couper le cou à au moins vingt mille Lyonnais, ne serait-ce qu'à tous ceux qui ont signé la pétition.

**Mère Ripet**

Mais alors tout va très bien : il faudra bien qu'on fasse appel à Colin ! Qui voulez-vous qui les coupe ces vingt mille cous ? Certainement pas Couthon : il est paralysé des jambes. Ah, tu m'as fait peur, Louisette ! Je respire maintenant ; ce ne sera sûrement pas Couthon qui manipulera le couperet ! Vous imaginez un bourreau paralytique ! Ce serait la fin des haricots !

**Deuxième Tricoteuse**

Quel imbroglio ! Il n'y a que les Parisiens pour mettre ainsi tout sens dessus dessous !

**Troisième Tricoteuse**

Ce n'est pas pour dire : Lyon est dans un joli pétrin !

**Deuxième Tricoteuse**

Je ne le répéterai jamais assez : tout ça, c'est la faute aux Parisiens ! Ça veut se mêler de tout . . .

**Première Tricoteuse**

Nous voyons le résultat . . . Il n'y avait d'ailleurs déjà qu'à voir ce qui se passait à Paris même !

**Deuxième Tricoteuse**

Le pauvre Marat en sait quelque chose !

**Mère Ripet**

Vous vous rendez compte : assassiner un homme dans sa baignoire.

**Troisième Tricoteuse**

C'est d'un sans-gêne !

Deuxième Tricoteuse

Il leur disait trop leurs quatre vérités, celui-là !

Troisième Tricoteuse

Ce n'est pas une raison pour que ce soit Lyon qui paie les pots cassés.

Première Tricoteuse

C'est un monde !

Deuxième Tricoteuse

Quelle mentalité !

Mère Ripet

Moi je répète ce que j'ai toujours dit : que chacun balaie devant sa porte et la République sera propre.

*(entre Colin)*

Mère Ripet et Louise

Colin !

Louise *(qui s'est jeté au cou de Colin)*

Ils t'ont donc relâché !

Mère Ripet

Le bon sens a quand même triomphé !

Colin

Ça n'a pas été sans mal. Qu'est-ce qu'ils n'ont pas été chercher? Ne sont-ils pas allés ressortir l'affaire Chalier : ils m'accusaient carrément d'avoir fait exprès le jour de son exécution. J'ai eu toutes les peines du monde à leur enlever ça de l'esprit. Faut-il être profane en la matière pour oser soutenir des âneries pareilles ! Qu'ils aillent donc essayer de couper un cou je ne dis pas quatre, mais en deux fois ! Avec une guillotine en état de marche, bien entendu. Non, qu'est-ce qu'il ne faut pas entendre ! J'ai fini par leur proposer d'écrire à Sanson . . . "Ecrivez-lui . . . Vous verrez ce qu'il vous répondra !" Mais ils n'étaient pas encore convaincus. Ah, il ne sont pas commodes, les nouveaux. Il n'y a que lorsque j'ai expliqué que c'était

Dutroncey le grand responsable qu'ils ont commencé à se radoucir et à se montrer plus compréhensifs. Au fait, il y passe demain, Dutroncey. Je vous jure que je ne vais pas le rater, ce coco-là. Bon Dieu quand j'y pense : moi, avoir fait exprès !

Mère Ripet

En somme tout va très bien, mon grand ?

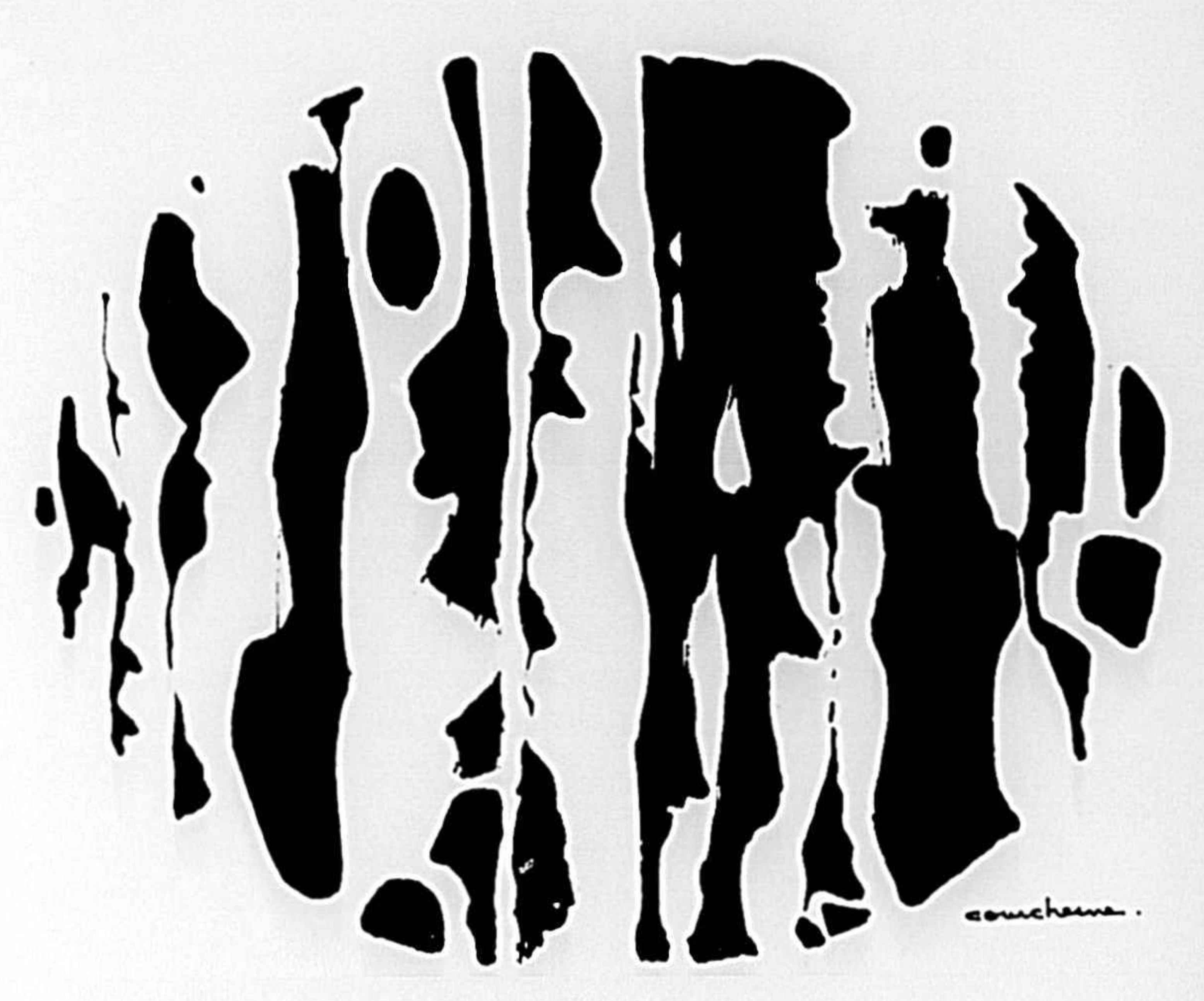
Colin

Je crois. Enfin, ça suit son cours. A ce propos, ils voulaient vous convoquer, Louise et vous mère. Je leur ai promis de faire la commission. Allez-y de bonne heure demain matin : on vous fera un tour de faveur. Oh, ça ne doit pas être bien important... Une histoire de vérification d'identité, qu'ils m'ont dit... Quant à moi, j'ai l'impression que je vais avoir du pain sur la planche dans les jours à venir.

☆

*Chanson :* "En rêvant à la sourdine
J'ai fait une machine
Tralalala lalala lala lalala lala
Qui met les têtes en bas
C'est un coup qu'on reçoit
Avant qu'on s'en doute
A peine on s'en aperçoit...

☆



*Colin et Pierrot jouent aux dames*

Colin

Il y a longtemps que ça ne nous était pas arrivé !

Pierrot

C'est bien agréable, un peu de détente.

Colin

Pour demain, il n'y a rien de prévu non plus ?

Pierrot

Pas que je sache . . . Dites donc patron, vous ne pensez pas qu'on devrait profiter de l'aubaine pour nettoyer la Louisette à fond ? Il me semble que ces derniers temps, elle fonctionnait moins en souplesse !

Colin

Tu l'as remarqué, toi aussi ? Ça n'a rien de surprenant : qu'est-ce qu'elle a abattu comme boulot en six mois ! Je ne te cache

pas, il y a des jours où j'étais inquiet. Très inquiet. Je me disais : "Pourvu qu'elle tienne le coup et qu'elle ne tombe pas en panne !"

**Pierrot**

On aurait été frais ! Ils nous auraient encore accusés de le faire exprès.

**Colin**

Il faut dire qu'avec la mentalité qu'ils ont ! . . . T'as peut-être raison : on ira la démonter tout à l'heure. On la remettra à neuf : elle l'a bien mérité. Mais finissons déjà la partie.

**Pierrot**

Elle sera vite terminée si vous jouez ce pion : je vais à dame et je vous mange cinq pions et deux dames.

**Colin**

Nom de Dieu ! C'est ma foi vrai ! Tiens, tu me rappelles ma pauvre mère. Tu te souviens ? Elle aussi, elle faisait de ces combinaisons. Elle était fortiche à ce jeu-là : je ne l'ai jamais vue perdre une partie !

**Pierrot**

C'est elle qui m'a appris . . .
*(entre Maxime)*

**Maxime**

On peut entrer ?

**Colin**

Maxime ! Ça par exemple !
*(Il se lève et donne une poignée de main à Maxime)*

**Maxime**

Bonjour Colin.

**Colin**

Quel bon vent t'amène ? . . . C'est Pierrot. Tu te souviens de Pierrot ?

**Maxime**

Bien sûr. Bonjour Pierrot.

**Colin** *(vers Pierrot)*

Va donc nous chercher la bouteille de marc et trois verres. Une revoyure comme celle-là, ça s'arrose... Je te répète ma question : quel bon vent t'amène ?

**Maxime**

Ben, je suis nommé ici.

**Colin**

A Lyon ?

**Maxime**

Oui.

**Colin**

Non, mais t'as entendu ça Pierrot ? Maintenant que le plus gros est fait ! C'est à se taper sur les cuisses. Je les reconnais bien là !
*(Pierrot qui a rangé le jeu, sort)*

**Maxime**

Comme ça, vous avez eu beaucoup de boulot ces temps-ci ?

**Colin**

Mon vieux, jusque-là ! *(Geste de la main)* ... C'est le cas de le dire.

**Maxime**

Remarque, nous à Paris, on n'a pas chômé non plus. Enfin, tu sais ce que c'est : ils n'arrivent pas à se mettre d'accord. Chacun voit la République à sa façon. C'est à qui criera le plus fort, les choses s'enveniment... Et tu connais la suite. Prends Danton par exemple...

**Colin**

J'ai appris ça. Quel dommage : une si grande gueule ! Ah, tu me croiras si tu voudras, mais j'ai eu de la peine. Tu sais, les souvenirs . . . Je l'entends encore . . . Quelle gueule, bon Dieu, quelle gueule ! *(Pierrot, de retour, pose deux verres et la bouteille que Colin prend pour verser)* Tu n'as apporté que deux verres ? Et toi ? Tu ne bois pas avec nous ?

**Pierrot**

Merci patron. Je préfère m'occuper de ce que je vous disais tout à l'heure.

**Colin**

Comme tu voudras ! Alors bon courage. On viendra faire un tour. *(Pierrot sort)* Il s'en va démonter l'outil. Pour un nettoyage à fond. Tu verras le joli bijou que c'est !

**Maxime**

Je te disais donc qu'au Comité du Salut Public ça avait pas mal bardé. Il y a même des jours où ça prenait franchement mauvaise tournure. Tu comprends : nous on a quand même besoin de savoir si c'est du lard ou du cochon ! Qu'est-ce qu'ils ne se sont pas dit ! Les uns trouvaient qu'on en condamnait trop ; les autres qu'on n'en condamnait pas assez. Je te dis : Nous on finissait par ne plus savoir . . . On se demandait si on ne se trompait pas de cous, des fois . . . C'est gênant à la longue.

**Colin**

Et Fouquier dans tout ça ?

**Maxime**

Oh lui, tu le connais. Il suivait le mouvement. Encore qu'il ait fini par faire du zèle, la vache. Nous, on n'en pouvait plus . . . on était submergé. Sanson a bien essayé de freiner . . . Mais tu les connais ! Qui s'inquiétera de notre petite opinion? Et pourtant techniquement parlant . . . Mais ce n'est pas à toi que j'ai besoin d'expliquer ces choses-là . . .

**Colin**

Ici, ça a été pareil. Ils n'ont aucun égard pour le matériel. Du moment qu'ils s'entendent parler, tout va bien . . .

**Maxime**

Et ta mère au fait ?

**Colin**

Ben mon vieux, elle y a passé.

**Maxime**

Non !

**Colin**

Qu'est-ce que tu veux : elle avait trouvé moyen de signer la fameuse pétition.

**Maxime**

Une pétition ! C'est bien la dernière chose à faire !

**Colin**

Je sais bien . . . Mais maman avait ses idées : elle y tenait.

**Maxime**

Quelle folie ! Avoir des idées ! Comme si c'était de notre ressort ! Moi, en tout cas, je ne veux pas en entendre parler. Qu'ils se débrouillent entre eux : c'est leur affaire !

**Colin**

Je suis bien de ton avis. D'ailleurs moi, les idées, de toutes façons, je n'y ai jamais rien compris. Ça me dépasse. Une idée, je ne sais pas ce que c'est !

**Maxime**

Alors comme ça elle a été condamnée ? Tu n'as rien pu faire pour elle ?

**Colin**

Qu'est-ce que tu veux : elles avaient signé, elles avaient signé, parce qu'il y avait aussi Louise, ma fiancée . . . Remarque, je ne peux pas dire : ils se sont malgré tout montré très humains au Comité. J'ai réussi à les arracher toutes les deux au peloton d'exécution . . .

**Maxime**

Ah, tout de même ! Je te comprends : on ne sait jamais avec les fusillades. Il y en a qui ne meurent pas sur le coup. Il faut les achever : ce n'est pas très ragoûtant.

**Colin**

Justement, j'ai voulu leur épargner ce calvaire. Je dois dire que maman a été magnifique. Elle s'est très bien rendu compte. Ses dernières paroles ont été : "Hector sera fier de toi !" Hector, c'était mon père.

**Maxime**

Il n'y a pas à dire : on traverse des drôles de moment. Nous avons bien du mérite, nous autres. Mais enfin, on nous avait prévenus. Tu te souviens ?

**Colin et Maxime** *(récitant)*

Purgez votre âme de toute faiblesse. N'ayez pour famille que la patrie et soyez prêts à sacrifier pour elle : père, mère, frère, soeur, femme, enfants, amis même, s'ils se sont rendus coupables de trahison. Le triomphe de la vertu est à ce prix.

**Une voix**

Ouvrez au nom de la loi !
*(entrent les deux gardes qui avaient procédé à l'arrestation de Chalier)*.

**Premier garde**

C'est pour vous, cette fois, citoyen Ripet !

**Deuxième garde** *(les deux gardes commencent à lier les mains de Colin)*

Chacun son tour !

**Colin**

Je comprends maintenant !

**Maxime**

Je me disais aussi . . . Tu vois, tu as toujours eu tendance à être injuste vis-à-vis de ceux qui nous gouvernent. Crois-moi : ils savent ce qu'ils font. En tout cas, ne t'affoles pas : je ne te laisserai pas fusiller. Tu peux compter sur moi.

☆

*Chanson :* "O toi charmante guillotine
Tu raccourcis reines et rois
Par ton influence divine
Nous avons reconquis nos droits."





## EPILOGUE

**Première Tricoteuse**

C'est le grand jour aujourd'hui.

**Deuxième Tricoteuse**

Je donnerais cher pour pouvoir y assister.

**Troisième Tricoteuse**

Vous qui détestez tellement Paris !

**Deuxième Tricoteuse**

Les Parisiens, nuance, pas Paris ! Et puis enfin pour une occasion comme celle-là !

**Première Tricoteuse**

Sa Sainteté elle-même qui s'est déplacée !

**Troisième Tricoteuse**

Ah, ce sera sûrement une belle cérémonie !

**Deuxième Tricoteuse**

Nous voici de nouveau avec un roi.

**Première Tricoteuse**

Vous voulez dire un empereur !

**Deuxième Tricoteuse**

Oh, vous savez, une tête couronnée ou une autre . . .

**Troisième Tricoteuse**

Empereur, c'est tout de même mieux : ça en jette !

**Deuxième Tricoteuse**

Ça va encore nous attirer des envieux !

**Première Tricoteuse**

Toujours est-il que nous l'avons bien mérité, notre Napoléon. Nous avons souffert pour.

**Troisième Tricoteuse**

Il n'y a qu'une chose que je lui reproche : toutes ces guerres.

**Deuxième Tricoteuse**

C'est vrai qu'on n'en profite pas. Ce sont les étrangers qui se trouvent aux premières loges.

**Première Tricoteuse**

Je me demande s'ils apprécient tellement !

**Troisième Tricoteuse**

Autrefois, ce n'était pas pareil : ça se passait chez nous.

**Deuxième Tricoteuse**

C'est vrai ! Vous vous rappelez le siège ?

**Première Tricoteuse**

Il y a dix ans déjà.

**Troisième Tricoteuse**

Comme le temps passe !

**Deuxième Tricoteuse**

On se sentait vivre à cette époque-là !

**Première Tricoteuse**

C'était le bon temps !

**Deuxième Tricoteuse**

Je me souviens encore de la première guillotinade. Vous vous rappelez ? Quel spectacle !

**Troisième Tricoteuse**

C'était grandiose !

**Deuxième Tricoteuse**

Il y avait une ambiance extraordinaire !

**Première Tricoteuse**

Vous vous souvenez aussi du bourreau ? Colin ? Qui faillit être mon gendre ?

**Deuxième et troisième Tricoteuse**

Mais oui, ce bon M. Colin !

**Première Tricoteuse**

Et cette brave mère Ripet !

**Deuxième Tricoteuse**

Ils ont fini par y passer eux aussi.

**Troisième Tricoteuse**

Vous vous souvenez comme il était taquin, M. Colin ? Il avait essayé de nous faire croire qu'il ne l'avait pas fait exprès pour . . . Au fait comment s'appelait-il ce monstre ?

Première Tricoteuse

Chalier.

Troisième Tricoteuse

C'est ça Chalier ! Vous vous rappelez ! Il s'était même mis en colère . . . Sacré Colin !

Première Tricoteuse

Heureusement, personne ne l'a cru !

Troisième Tricoteuse

Ah ça non, il n'a convaincu personne. On s'en est aperçu à son procès. Vous rappelez ce beau procès qu'il a eu ?

Deuxième Tricoteuse

Oh oui, surtout le réquisitoire. Tout le monde pleurait dans la salle.

Troisième Tricoteuse

C'est qu'on savait balancer les phrases à cette époque . . .

Première Tricoteuse

On peut dire que ça a été le commencement de la fin. Tout de suite après tout est rentré dans l'ordre.

Deuxième Tricoteuse

J'ai bien peur que nous ne reverrons pas de sitôt des heures pareilles !

Troisième Tricoteuse

C'était de l'Histoire. Nous faisions de l'Histoire.

Première Tricoteuse

Tous les jours il y avait du nouveau

Deuxième Tricoteuse

On ne savait plus où donner de la tête.

Troisième Tricoteuse

Justement si ! *(rires)*

**Deuxième Tricoteuse**

Je n'ai pas envie de plaisanter : moi, ces souvenirs-là, ça m'exalte !

**Première Tricoteuse**

Il faut reconnaître que nous avons été gâtées !

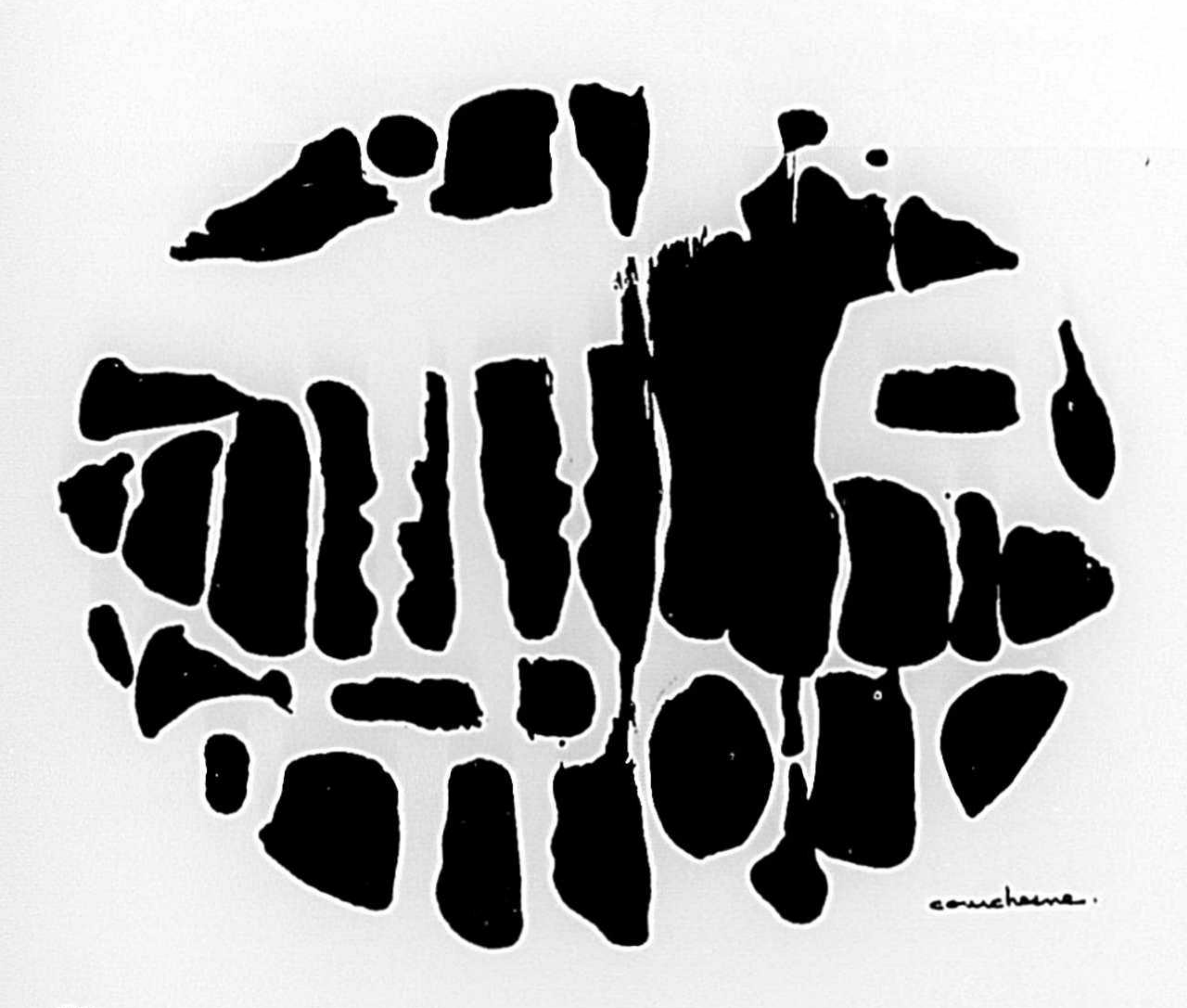
**Deuxième Tricoteuse**

Hé oui : c'était le bon temps !

**Les trois Tricoteuses**

Hé oui.

FIN.



# Lecture d'essai

*"Une simple mécanique"* a fait l'objet d'une lecture publique au Théâtre de Quatre Sous le 19 septembre 1966 sous la direction de M. Julien Forcier et sous les auspices du Centre d'Essai.

Participaient à la lecture :

Mlles Colette Courtois, Angèle Coutu, Micheline Herbaert, Nicole Leblanc, Catherine Lemire et MM. Julien Bessette, Alain Gélinas, Marc Legault, Yves Massicotte, Réjean Roy, Guy Thauvette.

Toutes ces personnes ont participé bénévolement à l'expérience. Une discussion publique a suivi la lecture : les réactions positives aussi bien que négatives ont balisé le champ d'action du texte et ont permis à l'auteur de vérifier ses hypothèses de travail.

*REFLEXIONS APRES LA LECTURE PUBLIQUE*

Les réactions du public m'ont rassuré quant à l'efficacité du texte : mes intentions se sont révélées polarisantes. Je peux maintenant les expliciter davantage. Il s'agit d'une sorte de renversement de la dialectique scène-salle. Les personnages d'*"Une simple mécanique"* intègrent le cours de l'action dramatique avec un minimum d'extériorisation. Ils tendent vers la parfaite marionnette, chère à Gordon Craigh. La violence du contenu au lieu d'exploser sur scène, provoque des remous au coeur de l'attention de chaque spectateur. Il s'agit d'un transfert de la dramatisation, la représentation jouant le rôle d'une polarisation contrôlée. Dans cette optique, le spectacle doit déclencher une action centrifuge... C'est à partir de cette hypothèse que s'explique le sentiment de frustration ressenti par certains interprètes : ils se sont sentis de leur propre aveu pris dans l'étau du texte, ce qui les empêche de "vraiment jouer" ! Adieu performances individuelles, il faut simplement donner sa partition selon le style de l'ensemble et le rythme prescrit par l'action générale.

Toutefois il ne s'agit pas d'un texte simplement "radiophonique". La visualisation donnera, j'en suis persuadé, une dimension que la lecture escamote plus ou moins. Mes idées à ce sujet se sont précisées de façon irrésistible. Je vois une table ovale, un banc, un fauteuil, deux chaises, le tout en bois noir. La chambre ne sera pas réaliste, elle devra être obtenue par des moyens optiques... Il faudra en quelque sorte "op'artiser" l'espace scénique, y créer un cube de lumière, sans autre détail précis. Toutefois l'arrivée des personnages devra toujours avoir un caractère de soudaineté. Enfin la couleur des différents costumes devra être la suivante :

BRUN : les tricoteuses et les gardes
(Elles tricoteront avec de la laine rouge)
VERT : Louise
BLEU : Les hommes politiques
JAUNE : Les bourreaux et Pierrot. La cagoule étant rouge bien entendu et le tablier de boucher ensanglanté.

Cette distribution des couleurs est très importante : elle participe au rayonnement du texte. Bien entendu, le dessin des costumes devra s'inspirer des modes de l'époque.

# Acte de naissance

*"Une simple mécanique"* est née le 10 décembre 1966 au Théâtre des Apprentis-Sorciers. L'opération s'est achevée dans une allégresse générale. Voici la liste des artisans de l'heureux événement :

Les tricoteuses : ............Jeanne LEROUX
Yolande MARCHESSAULT
Suzanne PERRAULT
Germaine DANDOIS
LOUISE ......................Monique DUPLANTIE
COLIN ......................Jean-Pierre SAULNIER
CHALIER ......................Claude LECLERC
DUTRONCEY ..........Etienne PANET-RAYMOND
PIERROT ......................Vianney FRAGONNARD
MAXIME ......................Jacques THISDALE

Les gardes ....................Roger COLIN
Hubert SCHOMMER
ARLEQUIN ................Jean-Claude RICHARD
COLOMBINE ............Marie-André ALBERT

MISE EN SCENE : Madeleine GREFFARD

DECOR : Claude SABOURIN Exécution : Michel CARON

COSTUMES : Denise SABOURIN Participation : Christine CROZE

ACCESSOIRES : Bernard SPICKLER, Jacques LEMIEUX

ECLAIRAGE : Michel COTE assisté de Roger BRIERE, Claude BARABE, Pierre CORBEIL, Normand GAMACHE

*ARRANGEMENT MUSICAL :* Jean-Marie CLOUTIER

MAQUILLAGE ..........Roger COLIN
REGIE ......................Marielle LONGPRE

N.B. La partie chanson organisée par Jean-Marie CLOUTIER, s'est déroulée dans une nacelle de Montgolfière d'époque. Arlequin et Colombine chantaient soit tour à tour, soit ensembie, les chansons prévues. J.M. Cloutier a eu l'excellente initiative de composer, pour le prologue, un charmant couplet, traduisant la douceur de vivre, couplet immédiatement suivi du chant de la Marseillaise. L'utilisation de la nacelle m'a paru très fonctionnelle, puisqu'elle permettait de détourner le plus naturellement du monde l'attention du public de la piste centrale où s'organisait la succession des tableaux. J'ai même pensé qu'il serait souhaitable que la nacelle parcoure un demi-cercle au-dessus du lieu de l'action dramatique, marquant à chaque arrêt la date correspondante au tableau suivant, la nacelle servant de la sorte d'horloge solaire au cours des événements intégrés dans *"Une simple mécanique"*.

C'était la première fois qu'on présentait à Montréal du Théâtre en rond.

YERRI KEMPF
*12 XII 66*

•

# Échos critiques

*Le Devoir* :

. . . . « une perle de cruauté . . . Toujours les tricoteuses changent d'opinion, sont en faveur de la situation présente. Jamais elles ne se contredisent, comme vibrant d'une même corde émotive. Leur âme est dans le panier collectif qui contient leurs boules de laine rouge et d'o) chacune d'elle tire le fil nécessaire à son tricot. (Jacques Thériault)



*La Presse* :

Je trouve la pièce de Kempf engagée malgré son inactualité, généreuse malgré sa désespérance et bénéfique malgré sa morbidité. Le costume des interprètes ajoute une dimension visuelle très importante qui a été très bien comprise par Denise Sabourin. (Luc Perrault)



*Montréal Star* :

. . . founded on the reactions of ordinary people to extraordinary events, à la Brecht, and treated with mild version of the black satanic humor of Ionesco . . . a good little play, well-constructed, well-written, full of verbal humor and theatrically sound. (Joan Irvin)



*The Gazette* :

Surprinsingly, it works, ands works rather well . . . He has a remarkable sense of what goes well theatrically and a delightful, punning sense of black humor. Puns, double allusions and a total irreverence make a savoury, sharply flavored total on the whole dish. (Zelda Heller)

*Échos - Vedettes* :

Voilà un gars qui sait construire une pièce, qui possède le sens de l'humour froid et noir ... On rit après coup, mais avec un petit froid dans le dos ... Le mise en scène est simple, la pièce, comme la poudre parle toute seule. (François Piazza)



*Relations* :

En assistant à cette sinistre rigolade, je me disais, à part moi, qu'il faut que nous soyons tout de même gavés de violences et de cruautés pour nous amuser ainsi à l'évocation du sort injuste et malheureux de milliers de victimes innocentes. Car cette mécanique nous a amusés ...
(Georges-Henri d'Auteuil)

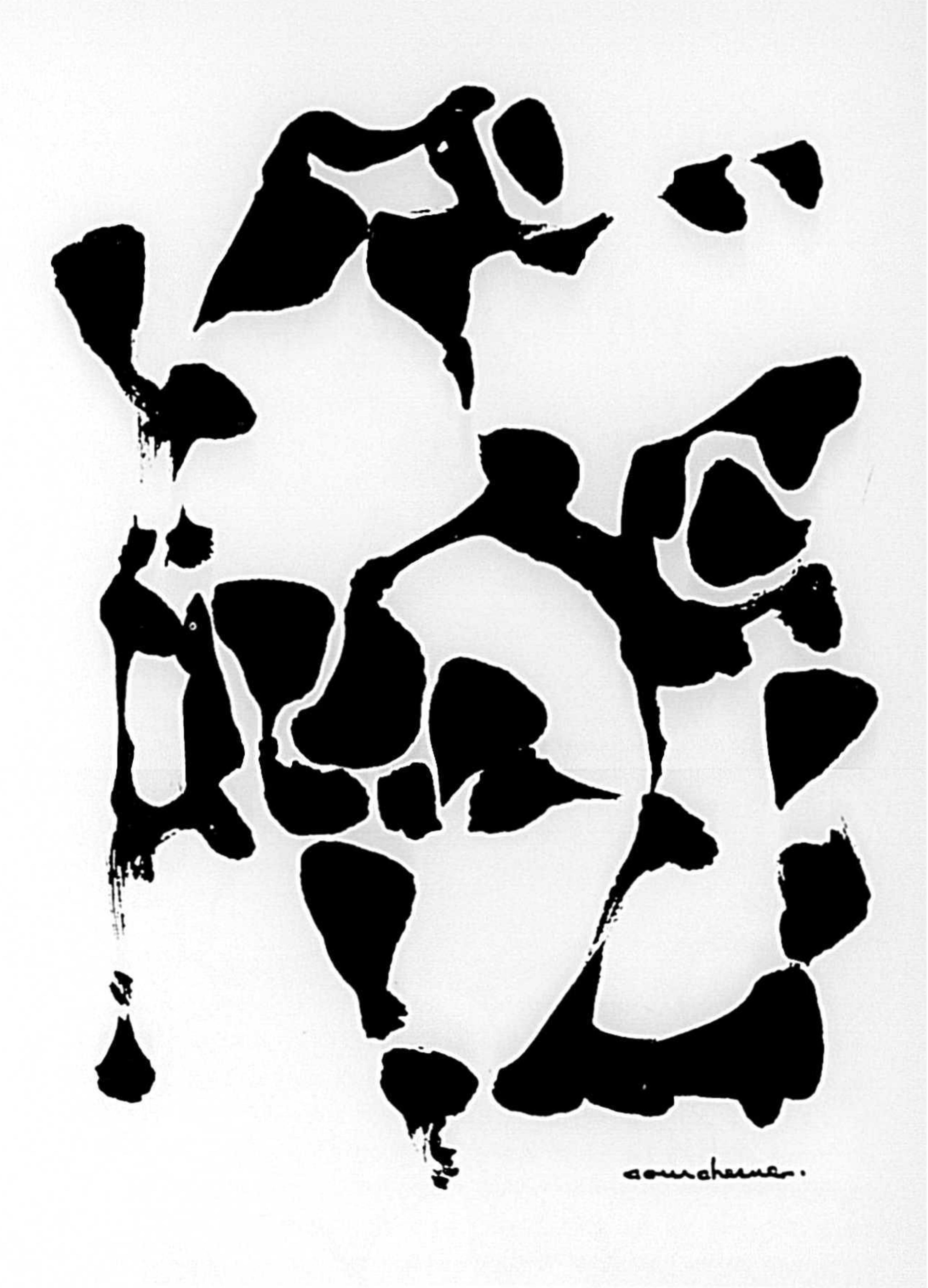


*Postface*

une seule démystification reste vraie : celle qui est produite par l'humour, surtout s'il est NOIR.

IONESCO





---

# Et après…

# Quelques remarques à posteriori

Yerri KEMPF

*«Les grands artistes ne cherchent pas leurs formes dans les brumes du passé, mais sondent aussi profondément qu'ils le peuvent le centre de gravité authentique de leur temps.»*[1]

Franz MARC

Art du temps, le théâtre est l'horloge idéale de chaque époque comme de chaque collectivité. Les Grecs, au Ve siècle avant Jésus-Christ, ont accouché de la tragédie, expression parfaite de la mutation qu'ils vivaient : celle du passage de l'être au devenir, du Destin à l'histoire, des Dieux à l'homme. D'ailleurs au même moment, Hérodote découvre cette histoire ... «*La réalité fondamentale est celle de l'espace-temps culturel, qui exerce sa valeur régulatrice sur les hommes d'une époque donnée. Cet horizon global, ou plutôt englobant, apparaît comme l'horizon de tous les horizons, la perspective de toutes les perspectives. Il assure en dernier lieu la correspondance des significations et la coordination des évidences.*[2] ». La perception du devenir structure la men-

talité de tous les Grecs et Oedipe se crève les yeux pour ouvrir ceux de ses contemporains : « J'ai les Dieux contre moi, enfant de race impur... [3] » Platon utilisait, nous assure la légende, une clepsydre actionnant un réveille-matin. Avoir conscience du temps, c'est avoir conscience tout simplement. La tragédie est cette horloge qui mesure le temps des Grecs, jouets de la colère divine. Mais Antigone refuse la fatalité et invente la liberté. C'est un moment de suprême exaltation, et, malgré tout son sang versé, le théâtre grec est d'abord affirmation, musique, foi.

FIN DE PARTIE.

En vingt-cinq siècles, la situation s'est entièrement inversée. Nous, enfants d'Hiroshima, voyons le temps se révéler destin et constatons que la liberté est sur le point d'échapper à l'homme : l'individu se résorbe dans la masse. La science quantique «*traite uniquement d'ensembles et ses lois concernent des foules et non des individus.*[4] » A la naissance d'Antigone répond aujourd'hui celle de l'homme quelconque et la prise de conscience de celle-là cède le pas à l'inconscience de celui-ci. M. K subit un procès perdu d'avance dans l'indifférence d'une société de plus en plus anonyme et la créativité contemporaine endosse cette dissolution : « *Un jour tu seras aveugle. Comme moi. Tu seras assis quelque part, petit plein perdu dans le vide, pour toujours, dans le noir. Comme moi. Un jour tu te diras, je suis fatigué, je vais m'asseoir, et tu iras t'asseoir. Puis tu te diras, J'ai faim, je vais me lever et me faire à manger. Mais tu ne te lèveras pas. Tu te diras, j'ai eu tort de m'asseoir, mais puisque je me suis assis, je vais rester assis encore un peu, puis je me lèverai et je me ferai à manger. Mais tu ne te lèveras pas et tu ne te feras pas à manger. Tu regarderas le mur un peu, puis tu te diras, Je vais fermer les yeux, peut-être dormir un peu, après ça ira mieux, et tu les fermeras. Et quand tu les rouvriras, il n'y aura plus de mur. L'infini du vide sera autour de toi, tous les morts de tous les temps ressuscités ne le combleraient pas, tu y seras comme un petit gravier au milieu de la*

*steppe. Oui, un jour tu sauras ce que c'est, tu seras comme moi, sauf que toi tu n'auras personne, parce que tu n'auras eu pitié de personne et qu'il n'y aura plus personne de qui avoir pitié.*[5] » Au grand cri de naissance du théâtre succède aujourd'hui le râle d'agonie du théâtre de l'absurde et l'effusion lyrique s'est muée en humour noir.

## LA FIN DE L'HOMME BLANC.

«*L'artiste à l'écoute de la réalité dément la réalité afin d'annoncer une surréalité plus vraie que le réel... L'attitude esthétique met en oeuvre la grâce d'une transfiguration corrélative de l'homme et du monde.*»[2] Or l'artiste contemporain voit le monde comme un kaléidoscope en détresse. Dès la parution d'« ULYSSE », Carl G. Jung avait été frappé par la portée schyzophrénique de cette oeuvre. Joyce refuse en effet toute finalité et s'enfonce dans une mécanique verbale qu'il détraque avec une ferveur d'iconoclaste. Il engendre un cauchemar sémantique : « FINNEGANS WAKE » dont toute dimension temporelle a disparu. De même dans « LE BRUIT ET LA FUREUR », le héros faulknérien brise le verre de sa montre et arrache les aiguilles. Seul continue le tic tac... « *Quelque chose suit son cours.* »[5] Une durée absurde, incompréhensible, voilà sur quoi débouche l'art moderne. Et le Nouveau Roman pousse jusqu'au bout cette introversion schizophrénique. Robbe-Grillet avoue carrément : « *Les recherches actuelles semblent mettre en scène des structures mentales privées de temps.* »[6] Le temps est nié, évacué et le récit n'est plus qu'un choc de mots, sorte de délire verbal lequel curieusement respecte cependant les règles grammaticales. Et encore pas toujours : j'oubliais le lettrisme !

Cette froide négation qui polarise la sensibilité moderne n'est cependant pas le fait d'une véritable schizophrénie. Elle est jeu mental fort conscient et parfaitement administré. Le pape du nouveau roman tourne des films, soigne sa publicité, prononce des conférences... Tout en proclamant urbi et orbi la parfaite vacuité de son oeuvre et en attirant

l'attention sur son incommunicabilité intrinsèque, Robbe-Grillet sait établir des rapports véritables et signifiants entre lui et le public. Sophocle ne s'était pas crevé les yeux, de même l'auteur du « VOYEUR » a une famille, des amis, des exégètes même. Il porte un bracelet-montre et connaît l'heure des trains. Son attitude esthétique dément son comportement quotidien pour en dénoncer, fondamentalement, la totale inanité. Ce même nihilisme alimente le théâtre de l'absurde. Ionesco et Beckett tournent eux aussi le dos à la vie et à l'histoire. Leur oeuvre est faite de petites durées subjectives déboussolées, dans lesquelles s'engluent des marionnettes exténuées. Marini aurait-il raison d'annoncer l'Apocalypse ? « *Je crois que nous approchons, nous confie-t-il, de la fin du monde. Dans chaque statue j'ai essayé d'exprimer cette peur et ce désespoir croissants. De cette façon, j'essaie de symboliser le dernier stade d'un mythe agonisant : le mythe de l'individu, héros victorieux, de l'honnête homme selon l'humanisme.* »[1] Or les hantises de cet ordre relèvent également de la schizophrénie. On peut donc interpréter l'art moderne comme une sorte de sirène d'alarme qui témoigne des transes par lesquelles passe l'homme blanc devant les portes de l'avenir qu'il redoute être celles de son effacement.

## LES CHEVAUX DU TEMPS.

« *Un homme comme moi ne peut atteindre une situation à mi-chemin de la dignité qu'en rampant sur le ventre.* »[6] Brecht, dans cette position, ne refuse pas le temps. Au contraire. Il s'y glisse plein de bonnes intentions. Se considérant comme « *un ingénieur des lettres* », il entend utiliser le temps sur scène pour apprendre à l'ouvrier allemand comment s'en servir. Hélas, sa position d'homme à plat ventre l'empêche de saisir la verticalité du temps, si bien qu'il en arrive à être persuadé « *que l'homme se démonte et se remonte comme une mécanique.* »[7] Cette perspective purement horizontale vide le théâtre de Brecht de tout contenu métaphysique et le voue à l'échec, et ceci sur le plan historique le plus immédiat. Au moment même où BB pratique sa péda-

gogie marxiste, un autre metteur en scène, tout aussi horizontal, organise le happening le plus sanglant qu'aura connu le peuple allemand, et l'ouvrier allemand qui n'avait guère suivi les efforts des Brecht, Piscator, Grosz, emboîte le pas de l'oie hitlérien : l'éloquence du Führer remporte les suffrages que n'avaient su obtenir les Lehrstücke de Bertold... Le happening nazi tourne en cataclysme planétaire et s'achève par le feu d'artifice d'Hiroshima. Au bout de cette chevauchée apocalyptique, l'homme en arrive à se demander si « *la question du sens a encore un sens ?* »[9] Le temps poursuit sa terrible démystification et emporte les idéologies comme des fétus de paille. A peine vingt ans après la bataille de Stalingrad, cette ville change de nom et des communistes russes regrettent qu'on n'ait point fusillé le « *génial père des peuples* », le Kremlin retrouve le chemin du Vatican, la Chine maoïste rejette les Soviets dans le camp capitaliste, la France gaulliste accueille un chancelier allemand ex-nazi, les Etats-Unis dépensent des millions de dollars pour faire peur aux Chinois en flambant au napalm des centaines de milliers d'enfants vietnamiens au nom de la liberté... Ainsi va le monde. Et Kostas Axellos a raison de recommander : « *La misère de la pensée doit aiguiser notre implacable ironie, ironie qui pour être percutante, doit se souvenir qu'elle vient de loin et qu'elle va plus loin.* »[9]

## DE COLIN A EICHMANN.

« *Normal, le mot banal et terrifiant nous cerne. Un des psychiatres qui examinèrent Eichmann dans sa prison put affirmer que la vision globale du monde de l'accusé, son comportement à l'égard des siens, de ses parents, de ses enfants, de ses amis, étaient « non seulement normaux, mais tout à fait souhaitables ». Bon fonctionnaire, bon époux, bon père, méticuleux et médiocre, méticuleusement médiocre, Eichmann était là par hasard.* »[10] Ces lignes extraites d'un article que Roger Paret consacre à l'analyse du « Rapport sur la banalité du mal » de Hannah Arendt, tracent aussi le portrait de Colin, le héros d' « Une simple mécanique ». C'est exactement le même type humain. On aurait pu croire

qu'Eichmann avait exterminé des millions de Juifs par fanatisme nazi. Eh bien pas du tout. « *Il ignorait jusqu'au programme du Parti et n'avait jamais lu « Mein Kampf »*... [10] Et il était entré dans les SS par hasard... parce qu'un ami le lui avait suggéré... comme ça, en passant... « Pourquoi pas ? » avait répondu Eichmann. Et il s'était inscrit. Et puis les choses avaient suivi leur cours... jusqu'à la pendaison à Jérusalem le 31 mai 1962. Comme le précise Paret : « *Adolf Eichmann ne se rendit jamais compte de ce qu'il avait fait — et il ne s'en rendit pas compte, même à l'heure de mourir, puisque jusqu'à son dernier jour il se proclama « non coupable au sens où l'entendait l'accusation ». Le plus déconcertant est que sans doute il avait « raison » à sa manière. Le « sens de l'accusation » n'avait nul sens pour lui et ne pouvait pas en avoir.* » Et Paret achève cette mise à nu par ces terribles mots : « *Il mourut comme il avait vécu, sourd, muré dans sa certitude qui n'était que silence, ignorant tout ce qui lui était étranger — COMME LA PLUPART DES HOMMES.* » [10] (C'est moi qui souligne.) C'est donc « *l'histoire d'un homme qui n'avait rien compris à ce qu'il avait fait... Il avait vécu sans comprendre sa vie. Il est mort sans comprendre sa mort.* » [10] C'est aussi l'histoire de Colin. Celui-ci a beau dire : « *Je comprends maintenant !* » au moment de son arrestation. En réalité, il n'a rien compris du tout. Ce qu'il veut dire, c'est que la raison de la nomination de son ami Maxime lui apparaît maintenant. Et c'est tout. Et ça lui suffit. On imagine l'étroitesse de son champ de conscience. Mais sommes-nous bien sûrs que notre propre champ de conscience soit tellement vaste ? Ne ressemblons-nous pas à ces tricoteuses qui s'insèrent dans l'actualité la plus immédiate quelle qu'elle soit et qui l'acceptent allègrement ? Certains spectateurs m'ont avoué leur gêne devant ce comportement. Ils trouvent ça monstrueux. Et pourtant n'est-ce pas le comportement type de la plupart des hommes ! Est-ce que les deux cent cinquante mille petits Vietnamiens grillés par la guerre du Vietnam nous empêchent de mener nos joyeux carnavals ! Et ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres.

FUSION DE L'UTOPIE.

C'est à l'élargissement du champ de conscience qu'il faut tendre de toutes nos forces. « *Nous sommes au seuil d'une époque nouvelle, d'une nouvelle époque de l'histoire du monde. La nouveauté neuve est d'une autre nature que les nouveautés précédentes. Pour la première fois dans l'histoire du monde un puissant réseau, un faisceau de puissances, frappe la totalité de l'histoire universelle, en même temps, tandis que le Monde demeure hésitant quant au visage à prendre et perd peut-être sa face traditionnelle. Plusieurs événements ont eu lieu pour la première fois dans l'histoire. Mais pour la première fois un avènement a lieu à l'échelle, disons totale, de l'histoire universelle, sur un lieu et dans un temps unifiés. On parle abondamment aujourd'hui d'ère atomique, d'ère nucléaire, sans connaître l'être de ce qu'on nomme ainsi. Car l'énergie atomique ou nucléaire n'épuise guère la totalité du champ d'action de la technique planétaire. La technique planétaire constitue le nouveau destin du monde.* »[(9)] Au moment où la science invente à jet continu de nouveaux moyens pour accroître le pouvoir de l'homme sur la nature, l'art doit provoquer de son côté des implosions de lucidité pour accroître le pouvoir de la conscience sur l'homme. Le destin du genre humain est d'abord un problème de conscience. Il l'a toujours été, mais jamais encore la tension entre les déferlements de l'inconscient et la structuration de la conscience n'a été si proche de la rupture. Rupture fatale puisqu'elle se situe dorénavant à l'échelle planétaire. Prendre en charge la planète exige une mise entre parenthèse de toute limitation égocentrique, que cet égo opère en fonction d'un individu, d'une nation, d'une race, voire d'une idéologie. Il faut d'abord penser planète et c'est le rôle de l'art d'y convier les hommes. Tous les hommes. Le temps de l'absurde comme celui de l'engagement partisan sont révolus. La vie a un sens et qui se réinvente à chaque instant. C'est un sens cosmique, universel qui abolit en les transcendant nos pitoyables horizons et nos mesquines convictions. Nous sommes en route vers quelque chose qui nous dépasse. Il est grand temps de nous en rendre compte et de contribuer à l'avènement de cette Terre Promise, terre des hommes, de tous les hommes sans exceptions. Cela paraîtra utopique à la plupart d'entre

nous. Or ce qu'il faut détruire en soi — en soi et non pas chez les autres — c'est tout ce qui rend utopie ce qui demain sera réalité. L'avenir est un acte de foi.

## CONSCIENCE QUEBECOISE

Bien entendu toute prise de conscience se trouve d'abord conditionnée par le milieu dans lequel on s'insère. Le Québécois doit assumer les impératifs planétaires au moment même où les nécessités canadiennes françaises le prennent à la gorge et l'obligent à s'affirmer impérieusement. Il en résulte un certain désarroi et des prises de position malheureuses. Ainsi certains jeunes intellectuels sous prétexte de promouvoir une culture autochtone authentique rejettent avec violence l'influence française à laquelle eux-mêmes doivent cependant d'être ce qu'ils sont. Que serait André Brochu sans Georges Poulet ? Heureusement des réussites littéraires éclatantes viennent rappeler à l'ordre ce nationalisme négatif.[11] « L'avalée des avalés », pour ne citer qu'un exemple, affirme avec une totale originalité l'âme québécoise. Toutefois pour tout lecteur un peu averti, la prose magistrale de Réjean Ducharme se nourrit à la fois de fulguration célinienne et de préciosité giralducienne tout en témoignant d'une connaissance très approfondie de l'oeuvre de Nelligan. Ce qui veut dire que si Ducharme s'était contenté de lire uniquement les auteurs du cru, il n'aurait jamais été capable d'inventer sa Bérénice exemplaire. Il est absolument indispensable que le jeune Québécois tout en poursuivant sa quête d'identité, reste ouvert au monde, et plus particulièrement au monde français. Cette nécessité se manifeste bien entendu au sein de la vie théâtrale. Il faut que Dubé et Frisch, Hébert et Arrabal, Loranger et Obaldia mêlent leurs voix et confrontent leurs visions. Cela est indispensable. Il se trouve qu'à Montréal la plupart des auteurs d'avant-garde sont montés par les troupes d'amateurs. Or il semble exister depuis quelque temps une sourde animosité contre celles-ci. Ainsi un journal comme « Le Devoir » ne couvre à peu près plus les spectacles des Apprentis-Sorciers, des Saltimbanques et du Mouvement Contemporain. Les Affaires Culturelles de

Québec ne considèrent pas les créations canadiennes faites par ces troupes comme dignes d'encouragement : on leur refuse l'aide à la création. Si cet état de choses persistait, s'aggravait, il viendrait un jour où ces théâtres se verraient obligés de fermer leur porte.[12] Et Montréal ne verra plus Gatti, Weingarten, Arrabal . . . , ne sera plus à l'heure planétaire, retombera dans un morne provincialisme. Et on ne créera pas non plus de nouveaux auteurs canadiens originaux. Comme Jean Morin, par exemple. La revue « Théâtre Vivant », dans son premier numéro, a publié un texte de ce dernier. C'est la jeune « amatrice » Francine Noël qui s'est emballée sur cette pièce et veut la monter. Pas la professionnelle Mme Yvette Brind'Amour ! C'est l'amateur Rodrigue Mathieu qui s'intéresse à l'autre pièce : « Les louis d'or » de Robert Gurick. Pas les professionnels Jean Gascon ou Jean-Louis Roux. Je ne blâme bien entendu ni Mme Brind'Amour, ni MM. Gascon et Roux. Je blâme ceux qui sont en train d'étouffer le théâtre amateur montréalais c'est-à-dire d'assassiner le théâtre qui échappe jusqu'à un certain point tout au moins au nivellement commercial et capable de ce fait de renouvellement. Pour fixer les esprits, je vais simplement citer deux chiffres qui représentent le coût respectif de deux productions récentes :

Le Soulier de Satin (T.N.M.) : $80,000.
Une simple Mécanique (Apprentis-Sorciers) : $200.

Vous n'avez pas la berlue, c'est bien quatre-vingt mille et deux cent. Il n'est évidemment pas question de comparer la valeur littéraire des deux textes, ni la qualité absolue des deux spectacles. Non, il s'agit uniquement des costumes et décors, de la visualisation qui a suscité dans les deux cas des éloges unanimes. J'ajoute encore que François Barbeau, responsable des magnifiques atours de Dona Prouhèze n'en est pas à son coup d'essai, alors que Denise Sabourin, qui a habillé les tricoteuses, a eu là sa première chance. Cet aspect lui non plus n'est pas négligeable, du moins à mon humble avis. Qu'on me comprenne bien : il n'est pas question de renier le théâtre professionnel. Au contraire. Une réussite comme le Soulier de Satin du T.N.M. doit réjouir tout amateur de théâtre. Mais le travail des Apprentis-Sorciers lui aussi

a bien mérité, en l'occurence, de notre admiration. Il s'agit de deux aspects complémentaires de l'activité théâtrale, les troupes d'amateurs montréalaises jouant ici un rôle équivalent à celui de certaines petites salles parisiennes, comme le Théâtre de Poche et celui de la Huchette... Ionesco n'est pas né au Théâtre de France. Ni Beckett. Ni Billetdoux. Ni Vauthier. Même si par la suite ces auteurs ont été servis par la troupe de Jean-Louis Barrault. Ainsi le T.N.M. montera peut-être un jour Pierre Perrault, Jean Morin et le Rideau Vert nous présentera Robert Gurick et Michel Tremblay. Un jour peut-être. Encore faudra-t-il que ces auteurs aient fait leurs premières armes ailleurs. Chez les amateurs précisément. Ainsi va la gloire au théâtre.

ACTE DE FOI.

Je crois donc qu'il est heureux que Montréal possède une pléiade d'amateurs, toujours prêts à s'emballer sur des textes difficiles et qui sortent des sentiers battus. Et qui sont prêts à les monter A PEU DE FRAIS. (Ce qui ne veut pas dire GRATUITEMENT !) Je crois que toute personne qui aime le théâtre se doit d'encourager ces amateurs. Je crois que les pouvoirs publics devraient les aider pécuniairement. Je crois enfin que l'avenir du théâtre québécois est lié à la survie du théâtre amateur.

(1) L'homme et ses symboles. Carl G. JUNG
(2) De l'histoire des sciences à l'histoire de la pensée. Georges GUSDORF
(3) Oedipe-Roi. SOPHOCLE
(4) L'évolution des idées en physique. EINSTEIN & INFELD
(5) Fin de partie de Samuel BECKETT
(6) Pour un nouveau roman. Alain ROBBE-GRILLET
(7) La vie de Galilée. B. BRECHT
(8) Homme pour homme. B. BRECHT
(9) Vers la pensée planétaire. Kostas AXELOS
(10) PREUVES No 191 Janvier 1967
(11) Il faut dire que l'attitude pleine de morgue de certains universitaires européens n'est pas faite pour arranger les choses. L'exemple des départements de Français aussi bien à l'Université de Montréal qu'à celle de McGill est singulièrement révélatrice à ce sujet. Comme me l'a fait remarquer une charmante étudiante : « Ce ne sont pas les plus intelligents qui nous font le coup du mépris ! »
(12) Déjà les Saltimbanques ont lancé un SOS